

HISTOIRES ET CONTES AMUSANTS





J'APPRENDS À LIRE
DEUXIÈME LIVRE

HISTOIRES ET CONTES AMUSANTS



W. J. GAGE & COMPANY, LIMITED
TORONTO

Le présent ouvrage est à la fois une traduction, une adaptation et une revision du Deuxième livre de lecture de la série *Elson Basic Readers*. Pour l'obligeante autorisation de traduire et d'adapter ce livre, nous tenons à témoigner notre vive reconnaissance aux auteurs et à l'éditeur de la série ci-haut mentionnée, at à leur offrir nos sincères remercîments.

ÉDITÉ ET IMPRIMÉ AU CANADA



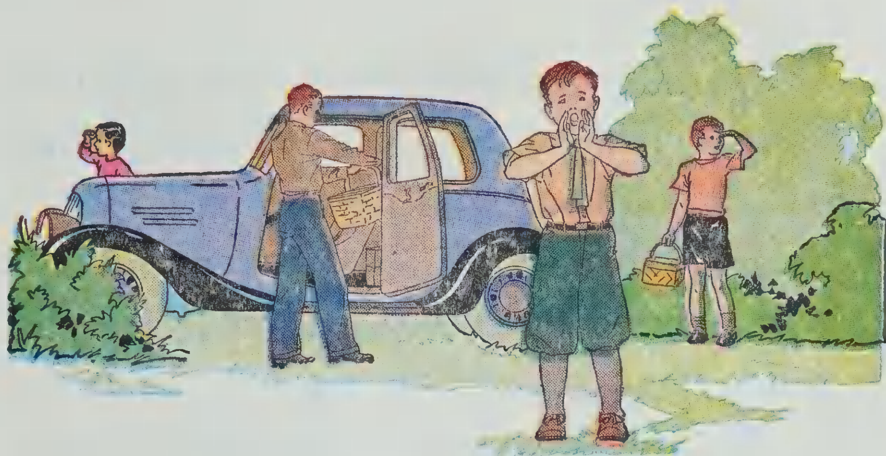
Le présent ouvrage, *Histoires et contes amusants*, fut écrit par J.-E. Poirier, William H. Elson et William S. Gray et illustré par Donn P. Crane, Keith Ward, A. F. Hurford, L. Kate Deal et Pauline B. Adams.



HISTOIRES ET CONTENTES

GARÇONS ET FILLES





Le chien perdu

Le pique-nique était fini. C'était donc le temps de s'en aller. Jean se mit à crier: "Azor! Azor! Viens-t'en!"

Mais Jean eut beau crier, et tout le monde eut beau chercher dans le parc et regarder partout, personne ne trouva le petit chien de Jean.

Pauvre Jean! Il s'en alla bien triste.

"Peut-être qu'il n'est pas perdu, dit un des petits garçons qui étaient avec Jean. Il s'en est peut-être allé."

Non, Azor ne s'en était pas allé. Il n'était pas à la maison. Et Jean était plus triste que jamais.

"Il est perdu! dit-il. Il n'est jamais allé au parc avant aujourd'hui, et il ne sait pas le chemin.

—Je ne suis pas en peine de lui, moi, dit le père de Jean. Je crois qu'il va s'en revenir."

Tout de même, Jean était triste. Il se disait: "Je n'ai pas fait assez attention à lui au pique-nique!"

Or, c'était le temps de souper. Jean alla se mettre à table avec les autres. Mais il n'avait pas faim.

"J'aimerais beaucoup mieux, dit-il à sa mère, aller chercher Azor."

Il avait à peine dit cela qu'il entendit le téléphone.

Il courut au téléphone.



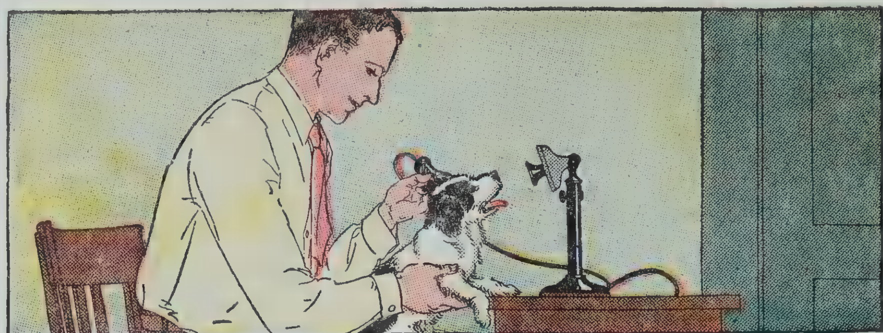
"Allô! dit un homme. Avez-vous perdu un petit chien? Un petit garçon vient de me dire que vous en avez perdu un.

—Oui, monsieur, répondit Jean, j'en ai perdu un aujourd'hui, au pique-nique.

—Il y en a un ici, chez moi, tout près du parc, dit l'homme. Allez-vous venir le chercher?

—Un instant, s'il vous plaît, monsieur," répondit Jean.

Jean dit quelque chose à son papa, puis il se mit de nouveau à parler à l'homme, au téléphone.



"Allô! dit Jean. Voulez-vous bien, s'il vous plaît, monsieur, le mener près de l'école. Je crois que de là il pourra s'en revenir. Mais avant, j'aimerais à lui parler.

—Un instant, s'il te plaît," lui dit l'homme. Puis l'homme dit: "Le voici.

—Allô, Azor! dit Jean.

—Oua! Oua! fit le chien.

—Viens-t'en chez nous! dit Jean.

—Il sait que c'est toi, dit l'homme. Il cherche à sortir. Je vais aller le mener près de l'école.

—Grand merci!" dit Jean.

Jean alla se mettre à la fenêtre.

Mais il était encore un peu en peine de son chien. Il avait peur qu'il lui arrive quelque chose.

Comme il trouvait le temps long!

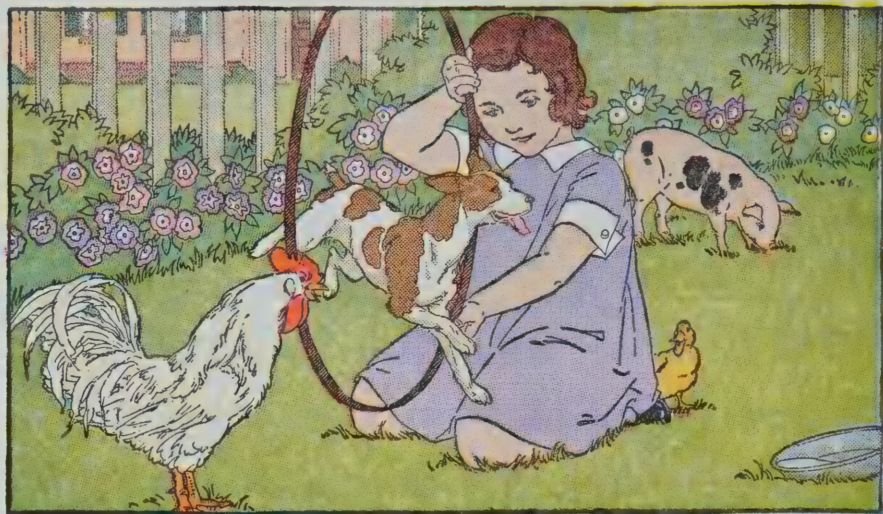
Enfin, il vit venir un petit chien. Il le regarda un moment avec attention.

Puis il s'écria: "C'est lui! C'est Azor!"

Il courut au plus vite à la porte. En un instant, la porte fut ouverte et le chien, dans les bras de Jean.

"Si jamais cela t'arrive encore, lui dit Jean, va où il y a un téléphone!"





Lise et ses amis

Lise avait quatre bons amis. Elle les appelait Grognon, Coquet, Coincoin et Médor.

Grognon était un petit cochon qui aimait à se mettre le nez dans la terre.

Coquet était un beau gros coq blanc.

Médor était un chien blanc et jaune qui savait beaucoup de tours.

Et Coincoin était un tout petit canard jaune.

Quand Lise allait dehors, ses petits amis, les animaux, allaient la trouver.

Lise était toujours bonne pour eux, et les animaux étaient bons pour elle.

Mais Lise avait beaucoup d'autres amis.

Un jour, Léa, une de ses amies, lui dit: "Samedi prochain, c'est ma fête. Il y aura chez moi des petites filles et des petits garçons, et il y aura un goûter. Aimerais-tu y venir?

—Avec grand plaisir! répondit Lise. Si maman le veut bien."

Lise courut en parler à sa maman.

"Je le veux bien, lui dit sa maman. Mais il te faut une autre robe."

Sa mère se mit ce jour-là même à lui faire une robe. C'était une jolie robe. Lise l'aimait beaucoup.

"Il me tarde que samedi arrive!" dit la petite Lise.



Enfin, le samedi arriva. Après le dîner, Lise alla mettre sa robe neuve.

Quand elle sortit, Coquet et Grognon, Médor et Coincoin allèrent la trouver.

"Qu'est-ce que je vais faire, maman? dit-elle. Ils vont venir avec moi!

—Mets-les dans le garage, lui dit sa mère, et ferme bien la porte.

—C'est une bonne idée, maman! dit la petite fille. Merci bien!"

Lise alla mener Grognon et Coincoin, Médor et Coquet, dans le garage.

"Ça me fait de la peine, leur dit-elle, de vous mettre là, mais ce ne sera pas pour longtemps. Bonjour!"

Puis elle partit.

Le long du chemin, elle pensait souvent à sa robe. "Comme elle est belle!" se disait-elle.

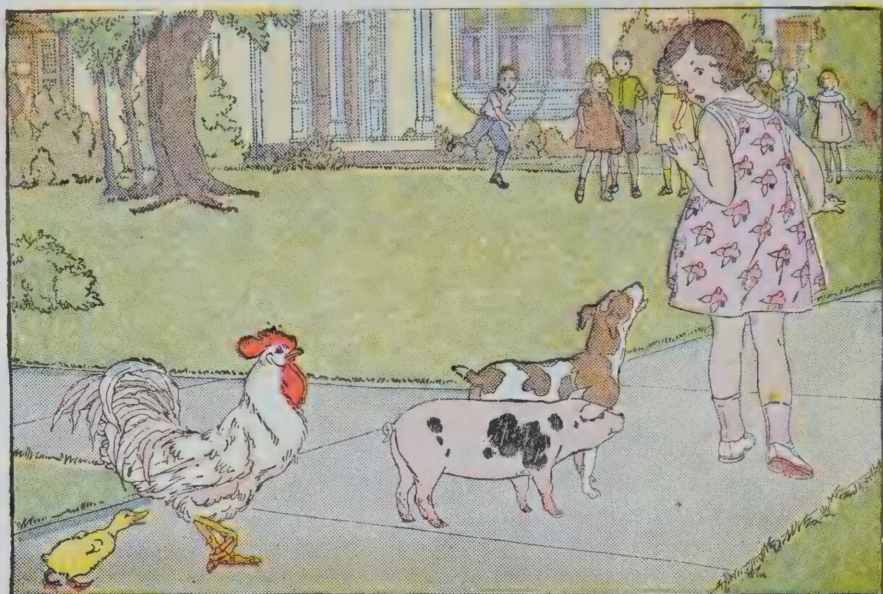
Enfin, elle vit Léa et ses amis dehors dans le jardin. Ils avaient beaucoup de plaisir.

Tout à coup, un des petits garçons vit Lise et s'écria: "Regardez ce qui vient!"

Les enfants regardèrent la petite Lise et se mirent à rire.

Lise s'arrêta net.

"Qu'est-ce qui les fait rire? se dit-elle. Est-ce que c'est ma robe? J'ai bien envie de m'en aller chez moi!"



Tout à coup, Lise entendit un drôle de bruit derrière elle: Toc, toc, toc.

Qu'est-ce que c'était? Vous avez bien deviné. C'étaient le chien et le cochon, le coq et le canard.

C'était cela qui faisait rire les amis de Léa.

Médor était le premier, en avant. Puis, Grognon. Ensuite, Coquet, le coq. Enfin, Coincoin, le petit canard jaune.

Lise eut bien vite deviné ce qui etait arrivé. Grognon avait fait un trou dans la terre, et voilà qu'il s'était tout à coup trouvé dehors. Alors, les trois autres n'avaient pas pris de temps à sortir.

Puis, Médor s'était mis le nez à terre, avait trouvé le chemin de Lise, et les autres s'étaient mis à sa suite.

Pauvre Lise! Elle ne savait que faire.

"Allez-vous-en!" dit-elle.

Mais elle eut beau crier et se fâcher, ils ne s'en allèrent pas.

À ce moment-là, Léa arriva à Lise.

"Laisse-les venir, dit-elle à Lise.

—Nous voulons nous amuser avec eux, dit un des petits garçons. Laisse-les venir avec toi."

Médor, Grognon, Coquet et Coincoin allèrent donc, eux aussi, à la petite fête de Léa.



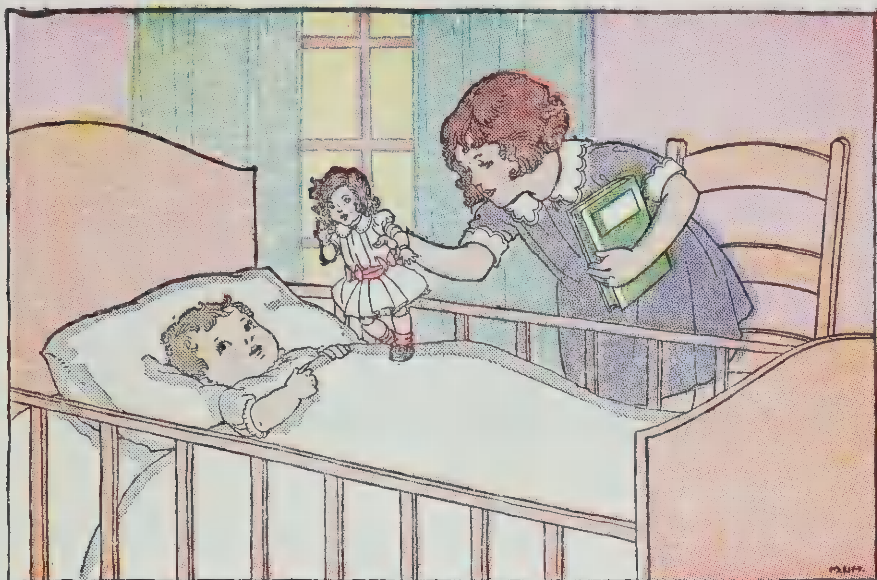
Ce fut une belle fête. Médor fit tous les tours qu'il savait. Puis, au goûter, on donna à manger aux animaux.

La maman de Lise fut bien surprise de voir Coincoin, Coquet, Grognon et Médor revenir avec Lise.

Elle dit à Lise: "Ne les avais-tu pas mis dans le garage?"

Lise lui fit l'histoire de tout ce qui était arrivé.

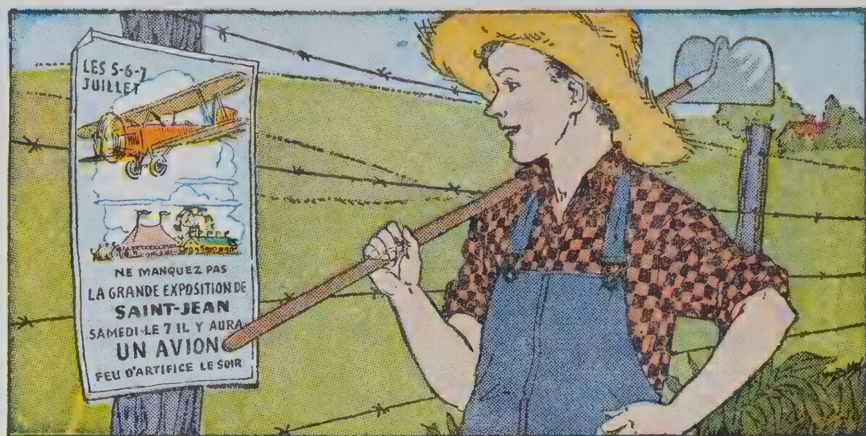
Sa maman trouva cela bien drôle.



Mon petit frère

Voici mon petit frère.
Il est trop petit pour jouer.
Mais souvent je vais l'amuser,
Mon petit frère.

Quand je n'ai rien à faire,
Vite à son petit lit je cours.
J'aime à le regarder toujours,
Mon petit frère.



Marc et l'avion

"Samedi prochain! se dit Marc. Il me tarde que ce jour arrive!"

C'était le jour qu'un avion venait à l'exposition. Or, le papa de Marc avait dit: "Samedi prochain, après dîner, nous allons tous à l'exposition."

Le samedi arriva enfin.

Quelque temps après le dîner, le papa alla chercher l'auto. Et quelques minutes après, Marc, son papa, sa maman, sa soeur et son frère s'en allaient à l'exposition.

Tout à coup, Marc s'écria: "Regardez, papa, les vaches sont dans le blé!"

Le papa arrêta l'auto.

"Il faut les faire sortir de là tout de suite, dit-il, et réparer la clôture."

Marc sauta à terre.

"Allez à l'exposition, vous autres, dit-il. Je peux faire cela sans vous, moi. J'irai à l'exposition après.

—Merci," dit le papa. Et l'auto partit de nouveau.

Marc sauta la clôture et se mit à courir après les vaches. Mais pas une ne voulait s'en aller.

Marc prit beaucoup de temps à les faire sortir de là.

Puis, il courut réparer la clôture.

Pauvre Marc! Il avait peur de ne pas arriver à temps à l'exposition pour voir l'avion.



Tout à coup, Marc entendit un drôle de bruit. Cela faisait: Rrrrrrrr.

Il regarda en l'air. C'était l'avion qu'il avait vu sur le grand papier.

L'avion descendit dans le champ où était Marc, et l'homme qui était dedans sauta à terre.

Marc courut près de la clôture, où était l'avion.

"Allô! dit l'homme. Avez-vous de l'huile chez vous?

—Oui, monsieur, répondit Marc. Il y en a beaucoup dans notre garage."

Marc alla au garage avec l'homme chercher de l'huile, puis il alla lui aider à mettre l'huile dans l'avion.

Ensuite, l'homme donna de l'argent à Marc pour qu'il le donne à son père, puis il monta dans son avion.

Marc le regardait faire.

"Aimerais-tu cela, dit l'homme, venir à l'exposition avec moi?

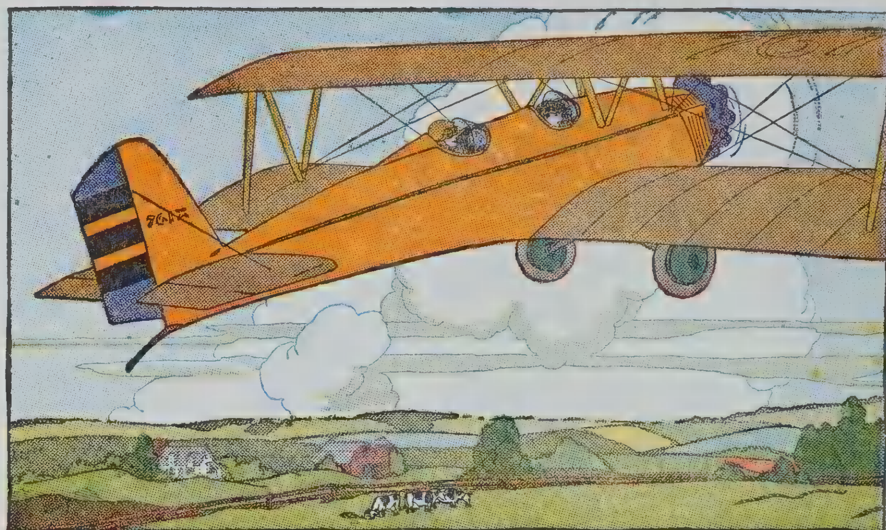
—Oui, monsieur! répondit Marc. C'est là que j'allais.

—Alors, viens," dit l'homme.

Marc monta dans l'avion.

L'avion partit bientôt. Rrrrrr.

Marc n'avait pas peur. Il était trop content pour avoir peur.



L'avion roula sur la terre, puis il se mit à monter.

Marc regardait en bas. Il regardait les champs, la maison, la grange et les vaches.

En peu de temps, tout cela eut l'air de petits jouets.

Puis, il vit d'autres maisons, des bois, des chemins et une rivière.

Tout à coup, il vit où était l'exposition.

"Comme ça va vite un avion! s'écria-t-il. J'aimerais en avoir un!"

À l'exposition, tout le monde regardait l'avion venir. Le père et la mère de Marc, son petit frère et sa petite soeur étaient là avec les autres.

"Pauvre Marc! dit Marie. Il n'est pas ici pour voir l'avion arriver.

—J'espère qu'il sera bientôt ici, dit le papa.

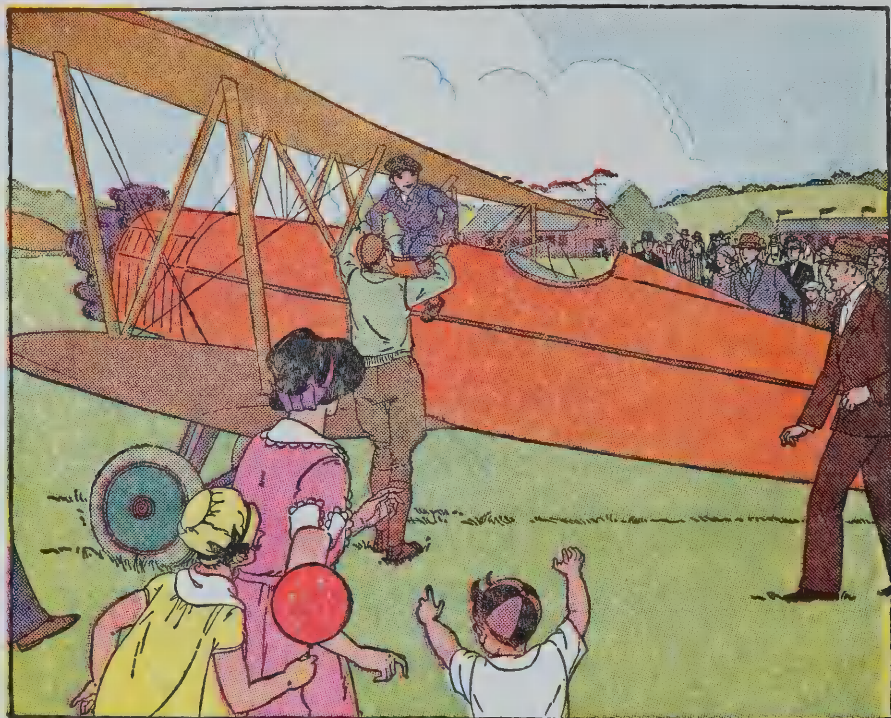
—Il aime tant faire plaisir aux autres! dit la maman. J'espère qu'il sera ici à temps pour voir l'avion.

À ce moment-là, l'avion était à terre. Il faisait encore: Rrrrrrrrr. Mais il n'allait pas vite. Il approchait de plus en plus.

Tout à coup, un petit garçon dit: "Il y a deux hommes dedans.

—Non, dit un autre, je crois que c'est un petit garçon.

—Tu as raison," dit le premier.

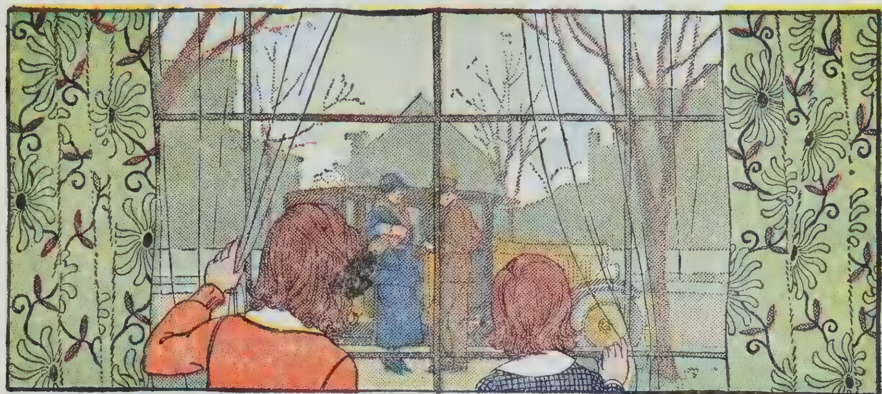


Enfin, l'avion s'arrêta. L'homme sauta à terre et alla aider au petit garçon.

"Mais, c'est Marc! s'écria Marie. Que je suis contente!"

Le papa et la maman de Marc étaient bien contents aussi.

Marc fut le premier petit garçon qui alla à une exposition en avion.



La surprise de grand'mère

Les pots magiques

"C'est grand'mère! dit Rose à sa soeur Léa. Allons au-devant d'elle!"

Aussitôt, les deux petites filles allèrent au-devant de leur grand'mère.

La grand'mère avait deux paquets. Elle les donna à porter à Rose et à Léa.

"Attention! dit-elle. Il y a quelque chose de magique dans ces paquets-là.

—Qu'est-ce que c'est? dit Léa.

—Attends un peu et tu verras," répondit la grand'mère.



Après le dîner, la grand'mère dit à Léa et à Rose: "Allez chercher les paquets. Nous allons voir maintenant ce qu'il y a dedans."

C'étaient deux pots à fleurs. Il y avait de la terre dans les deux pots. Et sur les pots, il y avait trois lettres.

"Ouvrez la première lettre maintenant, dit la grand'mère. Ouvrez la deuxième dans quatre semaines, et l'autre, le jour de Pâques."

Voici ce qu'il y avait dans la première lettre: "Mets un peu d'eau dans ton pot magique, puis va le mettre dans un coin sombre de la cave."

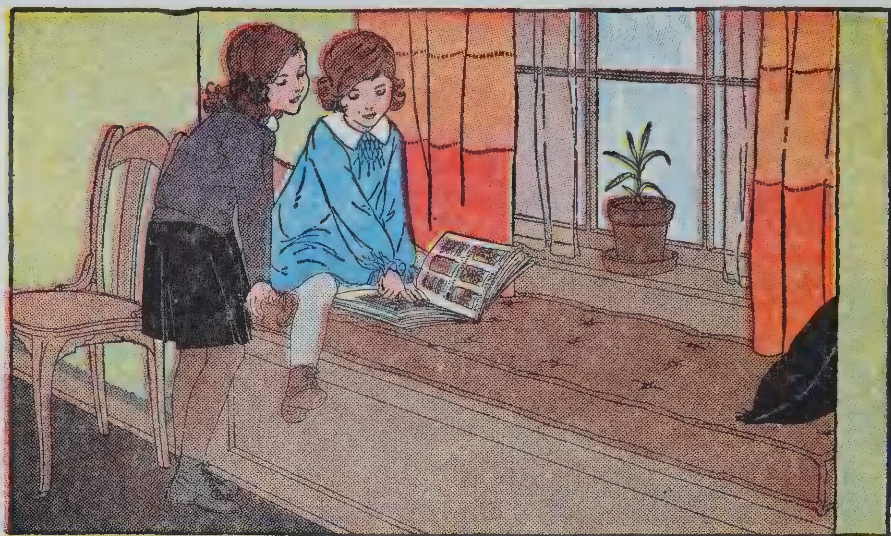
"Est-ce que c'est la même chose dans les autres lettres? demanda Léa.

—Attends un peu et tu verras," répondit la grand'mère.

Les deux petites filles allèrent porter leurs pots magiques à la cave, et les mirent dans un coin sombre.

Quatre semaines après, Rose et Léa allèrent chercher leur deuxième lettre. Voici ce que cette lettre disait: "Mets encore de l'eau dans ton pot. Si tu vois dans le pot quelque chose de magique, mets-le à une fenêtre où il n'y a pas de soleil, et donne-lui de l'eau tous les jours."

Rose trouva du nouveau dans son pot.



"Oh! regarde! s'écria Rose. Grand-mère avait raison. C'est un pot magique!"

Mais dans le pot de Léa, il n'y avait encore rien de nouveau.

Rose monta son pot et le mit où il n'y avait pas de soleil. Deux semaines après, il y avait sept feuilles dans le pot.

Les deux petites filles trouvèrent dans un livre que c'étaient des feuilles de lis.

"Bientôt il y aura de belles fleurs!" dit Rose.

À Pâques, Rose et Léa allèrent chercher l'autre lettre. Cette lettre disait: "Mets ton pot au soleil, et mets de l'eau dedans tous les jours." Aussitôt, Rose alla mettre son pot au soleil.

Deux semaines après, le lis de Rose avait sept jolies fleurs blanches.

"Comme elles sont belles!" dit Léa.

La surprise de Léa

Pauvre Léa! Il n'y avait pas encore de fleur dans son pot magique.

"Je crois que je ferais mieux, dit-elle un jour à sa soeur, de mettre mon pot au soleil, moi aussi."

La maman des petites filles entendit Léa. Elle se dit: "Je crois qu'il est arrivé quelque chose au lis de Léa."

Elle alla en parler à leur papa, qui était dehors dans le jardin.

Le papa dit en secret à la maman: "Il y aura quelque chose dans le petit pot de Léa avant longtemps. J'ai trouvé des graines, et j'en ai mis une dedans."

Quelques jours après, Léa arriva à sa mère en courant. "Maman! dit-elle, venez voir, s'il vous plaît. Il y a quelque chose de nouveau dans mon pot. C'est un lis, je crois."

Sa maman alla voir dans le pot.

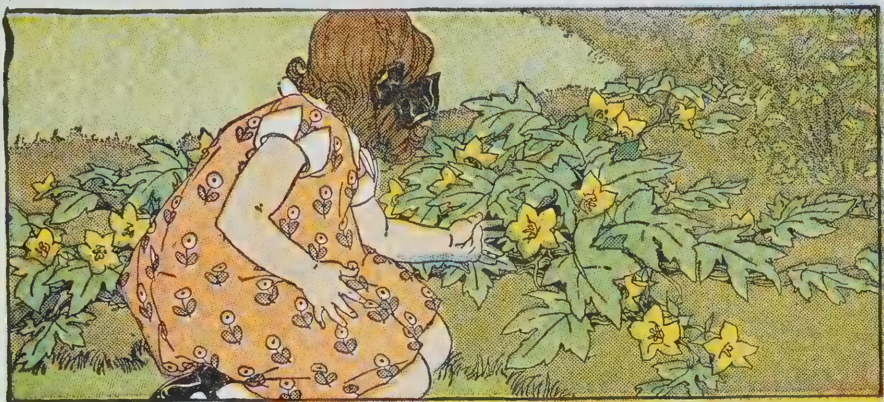
"Ce n'est pas un lis, dit-elle.

—Qu'est-ce que c'est, alors, maman? dit Léa.

—Attends un peu et tu verras, répondit la maman. Tu vas avoir une surprise."

La fleur de Léa se mit à pousser si vite qu'en peu de jours il n'y avait plus de place dans le pot. Le papa la sortit du pot et la mit dans le jardin.

Léa ne savait pas encore ce que c'était.



En peu de jours, il y avait, dans le pot de Léa, beaucoup de belles grandes fleurs jaunes.

Puis, un jour, Léa trouva, à la place d'une des fleurs, une boule verte. Elle ne savait pas ce que c'était. Tous les jours, elle allait la voir. Et tous les jours, elle la trouvait plus grosse.

Un bon jour, Léa s'aperçut que la boule verte avait du jaune. Bientôt, elle arriva à la maison en courant. "Je sais ce que c'est! s'écria-t-elle. C'est une citrouille!

—Tu as deviné! dit son père.

—Oh! Grand'mère vient ici dans sept semaines, n'est-ce pas, maman? dit Léa. Faisons-lui une surprise. Faisons-lui une tarte à la citrouille.

—Je le veux bien," répondit sa mère.

Sept semaines après, la grand'mère des deux petites filles était à la maison.

Vers la fin du dîner, Léa alla chercher une tarte à la citrouille.

"Grand'mère, dit-elle, mon pot magique a changé le lis en citrouille!"

La grand'mère ne savait pas du tout ce que cela voulait dire. Alors, le papa lui raconta tout ce qui était arrivé.

La grand'mère trouva cela bien drôle.





Luc et la fenêtre

Un jour, Luc alla s'amuser près de la rivière. Jaunet, son chien, alla avec lui. Tout à coup Luc tomba et roula jusque dans l'eau.

Il s'était fait si grand mal au dos, qu'il ne pouvait plus remuer.

Jaunet sauta près de lui et le tira hors de l'eau. Puis il courut à toutes jambes à la maison chercher le père de Luc.

Le père de Luc courut à la rivière. Il prit le petit garçon dans ses bras, et le porta à la maison.

Pauvre Luc! Il ne pouvait plus courir, et il ne pouvait plus jouer.

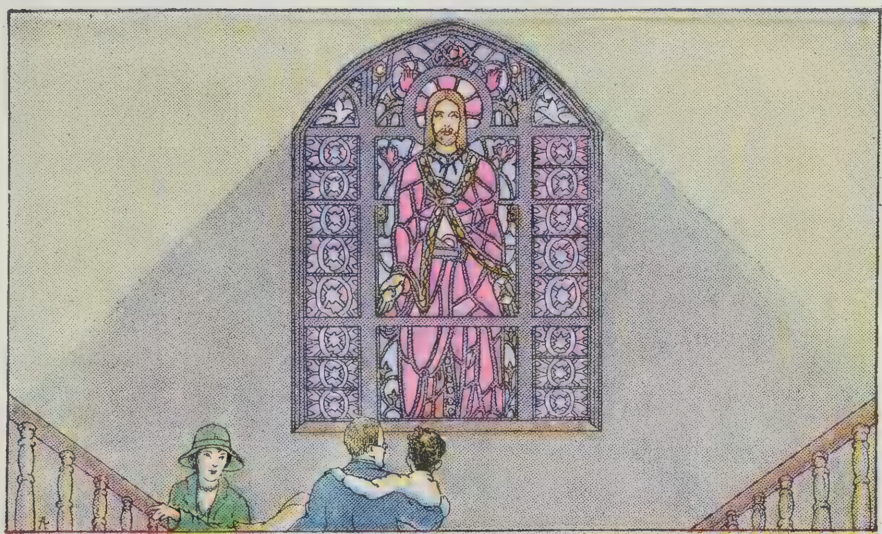
Jaunet allait souvent à la chambre de Luc. Il était content de voir le petit garçon, mais Jaunet avait l'air un peu triste. Il savait peut-être que Luc n'allait pas mieux.

Il y avait une semaine que Luc était au lit quand le docteur lui dit: "Luc, si tu veux guérir, la meilleure place pour toi est l'hôpital. Là, tu auras tous les soins qu'il te faut."

Luc avait envie de pleurer. "Maman, se dit-il, ne sera pas là, et papa non plus!"

Il pensait aussi à son chien, Jaunet.

Tout de même, il dit: "J'irai."



Luc alla donc à l'hôpital. Il y alla avec le docteur et avec sa maman. C'était la première fois qu'il allait à un hôpital.

À la porte de l'hôpital, le docteur prit Luc dans ses bras et monta l'escalier.

Luc trouva l'hôpital bien beau. Mais ce qu'il trouva le plus beau était une fenêtre près de l'escalier.

"Je crois que je vais aimer cela ici, dit-il.

—Tu es un garçon brave," dit le docteur.

Les premières semaines, Luc trouva le temps bien long. Le docteur lui avait dit de ne pas bouger, et Luc faisait ce que le docteur lui avait dit de faire.

Tous les jours, sa maman venait le voir. Son papa aussi venait souvent le voir. Ils étaient bien contents de leur brave petit garçon.

Jaunet, lui, ne venait jamais le voir. Mais Luc pensait souvent à lui. "C'est lui, se disait-il, qui m'a sauvé."

Un jour, le docteur fit remuer Luc un peu. Puis, après ce temps-là, il le fit remuer de plus en plus tous les jours.

Enfin, il dit à Luc de s'asseoir un peu. Comme Luc était content!

Puis, un bon jour, le docteur dit à Luc: "Tu a été brave. Je suis content de toi. Tu pourras t'en aller demain.

—Merci, monsieur," dit Luc.



Le lendemain matin, Luc mit ses habits et descendit l'escalier.

Sa mère était à la porte, et il y avait un auto dehors.

Avant de sortir de l'hôpital, le petit Luc s'arrêta et regarda la fenêtre.

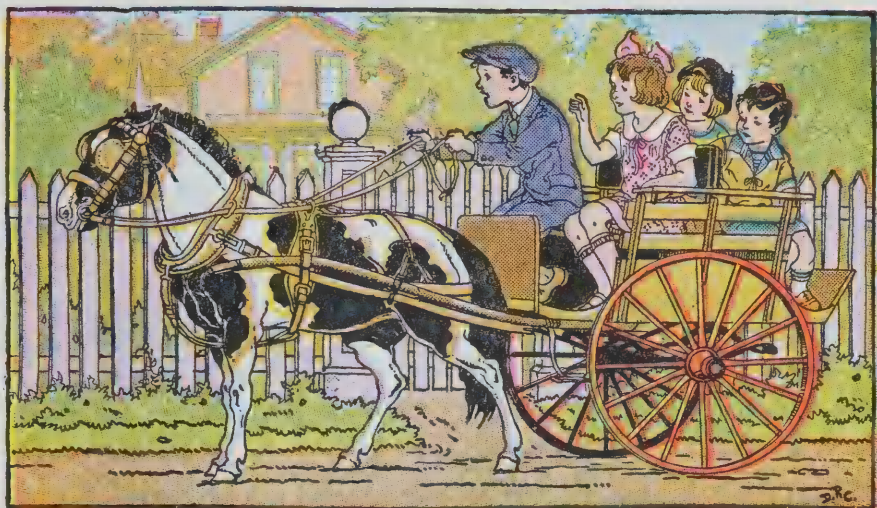
"C'est Lui, n'est-ce pas, maman, dit-il, qui m'a aidé à guérir?

—Oui, répondit sa mère, c'est Lui. Et c'est toi, aussi."



Qu'est-ce que c'est?

Quand on court,
Cela court;
Quand on saute,
Cela saute;
Quand on va se coucher,
Cela va se coucher;
Quand la lampe se cache,
Cela se cache.



Les mots magiques

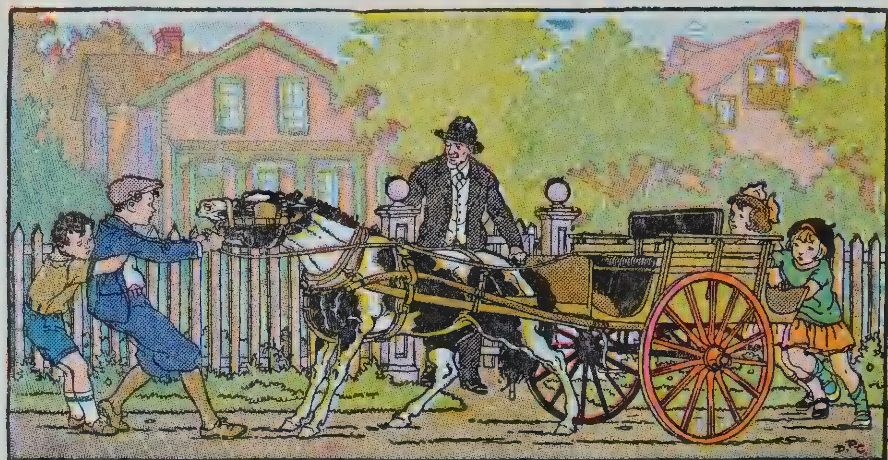
Les enfants étaient tous dans la belle voiture neuve.

"Allons! Bicolore," dit Marc.

Mais Marc eut beau crier, Bicolore, le poney, refusa de bouger.

Luc et Marc allèrent en avant du poney et se mirent à tirer. Léa et Lise, elles, allèrent derrière la voiture et se mirent à pousser.

Mais le poney refusa de bouger.



À ce moment-là, le grand-père était à la maison. Il vit les enfants, et se mit à rire. Puis, il alla les trouver.

"Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, leur dit-il. Il ne faut pas tirer, et il ne faut pas pousser non plus. Montez tous dans la voiture."

Le grand-père alla au poney, et lui dit quelque chose à l'oreille.

Bicolore partit aussitôt.

"Merci, grand-père!" crièrent tous les enfants.

Pendant le souper, Marc dit: "Grand-père, voulez-vous me dire ce que vous avez dit à Bicolore? Est-ce un secret?

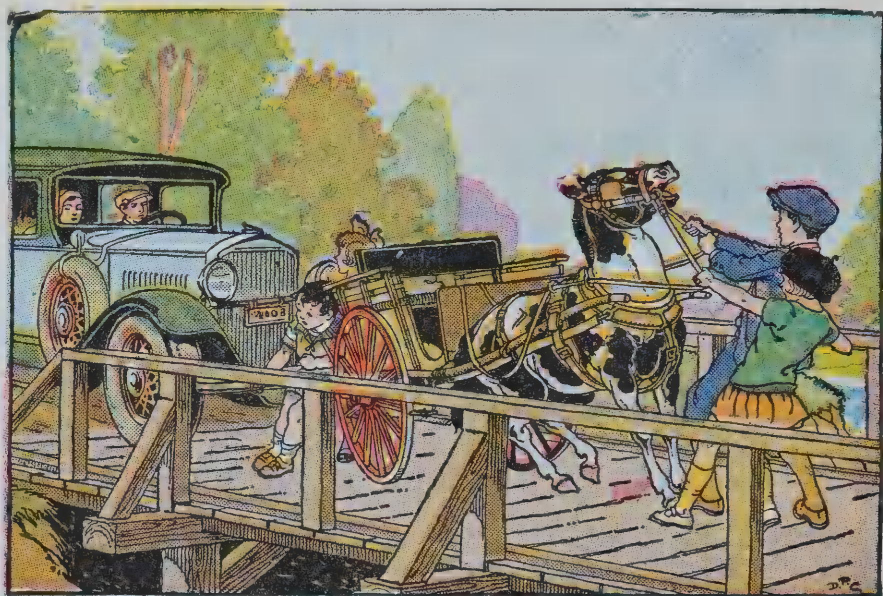
—Non, répondit son grand-père, ce n'est pas un secret. J'ai dit au poney trois mots magiques que tu sais. Qu'est-ce que tu dis quand tu veux quelque chose?

—S'il vous plaît, répondit Marc.

—Tu as deviné, Marc, dit le grand-père. À l'avenir, si jamais Bicolore ne veut pas partir, dis-lui ces trois mots-là dans l'oreille, et tu verras."

Après ce jour-là, Bicolore fut, pendant longtemps, un bon poney.

Mais un jour, les enfants allèrent dans un chemin où il y avait un pont. Le poney n'avait jamais vu de pont. Tout à coup, ses pieds se mirent à faire toc, toc, toc, toc sur le bois. Il s'arrêta net et refusa de partir.



Les enfants avaient oublié les trois mots magiques. Ils se mirent à crier après Bicolore.

Mais le poney refusa de partir.

En un rien de temps, tous étaient à terre. Ils se mirent, les uns à tirer, les autres à pousser. Mais Bicolore, le poney, refusa de partir.

Et il y avait beaucoup d'autos derrière la voiture des enfants.

Tout à coup, Marc dit: "Oh, les mots magiques! Montez tous dans la voiture!"

Puis, il cria dans une des oreilles du poney: "S'il vous plaît."

Bicolore partit aussitôt. Toc, toc, toc, toc, toc, toc.

Marc eut à peine le temps de monter dans la voiture.

Ce soir-là, Marc raconta à son vieux grand-père ce qui leur était arrivé sur le pont.

"Tu vois bien, maintenant, n'est-ce pas? lui dit son grand-père, que ce sont des mots magiques. À l'avenir, dis-les toutes les fois que tu veux quelque chose, et tu auras presque toujours ce que tu veux."

Après ce temps-là, Marc n'oublia plus jamais de dire *s'il vous plaît.*

Et quand Bicolore ne voulait pas bouger, il lui disait ces trois mots à l'oreille.

AU GRAND AIR





Le bonjour de bébé

Bonjour, petits oiseaux!
Comme vos chants sont beaux!
Bonjour, arbres et roses!
Bonjour, toutes les choses
Qui sont dans le jardin!

Qui vous dit le matin,
Oiseaux, lapins, abeilles,
Qui dit à vos oreilles:
"Bonjour, cher petit coeur,"
Avez-vous une soeur?



Saint François et les oiseaux

Il y avait un jour un homme qui était un grand saint. Il s'appelait François.

Saint François aimait beaucoup le bon Dieu, et il voulait que tout le monde aime beaucoup le bon Dieu. Aussi disait-il souvent:

"Voyez comme Dieu a soin des oiseaux! Voyez comme Il les aime! Ne pensez-vous pas qu'Il aime les hommes plus que les oiseaux? Il prend toujours grand soin de ses enfants."

Un jour, Saint François s'en allait le long d'un chemin avec quelques-uns de ses amis.

Tout à coup, un des hommes qui étaient avec lui s'écria: "Regardez les oiseaux dans l'arbre, là-bas! Comme il y en a beaucoup!

—Pourquoi sont-ils ici? dit un autre de ses amis.

—Les oiseaux sont mes frères, répondit Saint François. Ils aiment que je leur parle du bon Dieu. Attendez ici, je vais aller leur parler."

Les autres hommes s'arrêtèrent dans le chemin. Alors, Saint François passa la clôture et s'en alla vers l'arbre où étaient les oiseaux.

Aussitôt, tous les oiseaux s'en allèrent au-devant du saint. Pas un n'en avait peur.

Saint François alla s'asseoir près de l'arbre où étaient les oiseaux, et se mit à leur parler. Aussitôt, tous les oiseaux arrêtèrent de chanter.

"Mes chers frères, leur dit le saint, Dieu est bon pour vous, n'est-ce pas? Voyez comme Il a soin de vous.

"Il vous a donné les champs, où vous pouvez trouver à manger, et les rivières, où vous pouvez trouver toute l'eau qu'il vous faut.

"Il vous a aussi donné pour habits de jolies plumes, et Il vous a donné des ailes pour aller partout où vous voulez.

"De plus, Il vous a donné des arbres où vous pouvez faire vos nids.

"Oui, mes chers frères, le bon Dieu vous aime, et Il a grand soin de vous."

Pendant tout ce temps-là, pas un des oiseaux n'avait bougé.



Après que Saint François eut fini de parler aux oiseaux, il les bénit. Puis, il leur dit:

"Allez-vous-en tous, maintenant, mes amis, et chantez pour dire merci à Dieu du grand soin qu'Il prend de vous."

Aussitôt, tous les oiseaux s'envolèrent et se mirent à chanter.

Saint François les regardait faire. "Oh, si tous les hommes, se dit-il, faisaient, comme eux, ce que Dieu veut!"



Les oiseaux volèrent encore quelque temps autour de l'arbre et près de Saint François. C'était peut-être leur manière de dire merci au saint. Puis, ils s'en allèrent.

Saint François aimait beaucoup les petits oiseaux. Il les regarda s'en aller, puis il les bénit une fois de plus.

Aussitôt on vit les oiseaux faire dans l'air quelque chose de merveilleux.



Les oiseaux et l'épouvantail

Un jour, les oiseaux virent un drôle d'homme dans le champ de M. Leblanc. Il avait les bras en croix et était toujours à la même place.

Ils avaient peur de lui. Ils avaient trop peur de lui pour aller manger les graines qui étaient dans la terre de M. Leblanc.

Mais M. Leblanc en était bien content. C'était pour faire peur aux oiseaux qu'il avait fait cet épouvantail.

Les roitelets, eux, n'avaient pas peur de l'épouvantail. Personne ne leur faisait de mal, et ils savaient que cet homme-là ne leur ferait pas de mal non plus.

Ils allèrent tout près de l'épouvantail, et virent que ce n'était pas un homme.

Tout à coup, un des roitelets vit un trou dans le chapeau de l'épouvantail. Il se mit sur le chapeau et regarda par le trou.

"C'est un bon endroit pour faire notre nid," dit-il à l'autre.

Les roitelets sont tout petits, et il arrive souvent que les autres oiseaux leur font du mal. C'est pour cela que bien souvent ils font leurs petits nids dans de drôles d'endroits.

Or, les autres oiseaux avaient peur de cet homme qui avait les bras en croix. C'était donc un bon endroit pour le nid des deux bons petits roitelets.



M. et Mme Roitelet se mirent tout de suite au travail.

Ce n'est pas une petite affaire pour des oiseaux que de faire un nid. Qu'il en faut du travail!

Tout de même, au bout de cinq jours, leur nid était fini.

Et une semaine après, il y avait six jolis petits oeufs dans leur nid, sous le vieux chapeau de l'épouvantail.

Mme Roitelet restait presque tout le temps sur son nid. Ainsi, les petits oeufs étaient toujours chauds.

Au bout de deux semaines, il y avait six bébés Roitelet dans le nid.

Ils n'avaient pas de plumes, et ils ne pouvaient pas voir. Ils n'étaient pas beaux. Mais la maman Roitelet, elle, les trouvait beaux, et en avait grand soin.

Les bébés Roitelet avaient toujours faim. Le papa et la maman Roitelet avaient beau leur donner beaucoup de vers et d'insectes, ils en voulaient toujours d'autres.

Mais leur papa et leur bonne maman les aimaient, et ils aimaient à travailler pour eux.

Ils leur avaient fait un bon nid, et maintenant, ils aimaient à aller leur chercher à manger.



Un jour, il arriva quelque chose de bien triste pour le papa et la bonne maman Roitelet.

Ils étaient allés tous les deux chercher des vers et des insectes. Ils étaient allés plus loin que les autres jours.

Le papa fut le premier à revenir. Mais quelle triste surprise quand il arriva! L'épouvantail n'était plus là! Aussitôt il alla le dire à la maman Roitelet.

Les deux roitelets trouvèrent bientôt l'épouvantail. M. Leblanc l'avait,

Les roitelets volèrent tout près de M. Leblanc. Ils volèrent plusieurs fois autour de lui. C'était leur manière de dire: "Attention à nos chers petits, s'il vous plaît!"

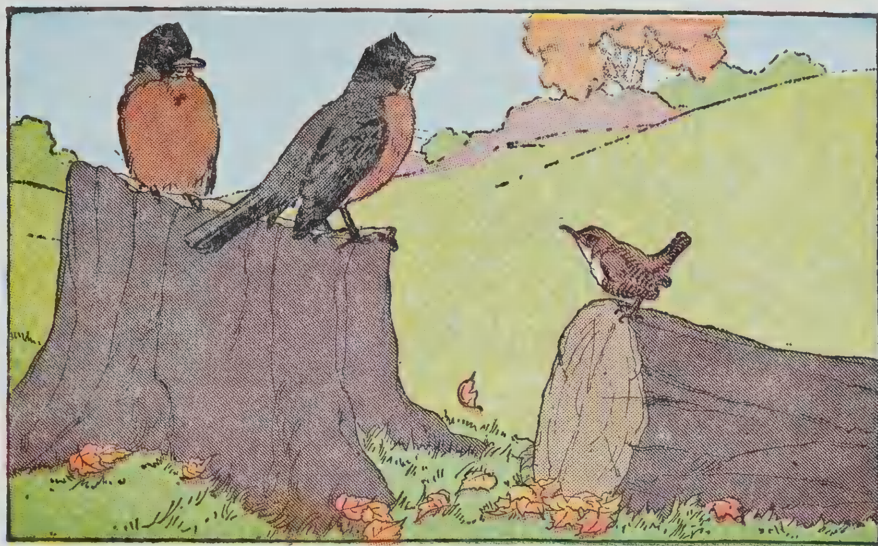
Mais M. Leblanc ne savait pas ce que cela voulait dire. Il ne savait pas qu'il y avait un nid sous le vieux chapeau de l'épouvantail. Il passa la clôture et mit l'épouvantail dans son jardin. Ensuite il alla vers sa maison.

Arrivé près de la clôture, il regarda l'épouvantail. Il vit les roitelets sortir du chapeau. Il se mit à sourire.

"Une belle affaire, se dit-il, pour faire peur aux oiseaux!"

Il alla voir sous le chapeau, et trouva les petits roitelets.

"Mais ces oiseaux-là ne mangent pas les graines, se dit-il. Laissons-les là."



L'automne et les oiseaux

Quand vient le vent froid de l'automne
Et que la faîne est bonne,
Papa Merle dit en chantant: "Viens-t'en,
Maman."

Quand vient le vent froid de l'automne
Et que la faîne est bonne,
Le roitelet s'en va comme la nuit,
Sans bruit.

Et quand la neige de l'automne
Aux champs un habit donne,
La mésange se voit dans le jardin,
Matin.

C'est que la petite mésange,
Tout comme le bon ange,
N'a jamais froid. Elle a de chauds habits,
Tout gris.





Le pique-nique des oursons

C'était dans un grand parc. Il y avait là beaucoup d'animaux. Personne ne leur faisait jamais de mal.

Un jour, une grosse mère Ours partit avec ses deux oursons. Elle voulait montrer à ses petits comment se trouver à manger.

Elle allait lentement. De temps à autre, elle tournait un arbre qui était par terre. C'était pour montrer à ses oursons où il y avait des vers et des insectes.

Elle en trouvait quelques-uns.



Tout à coup, la grosse mère Ours fit un grognement et regarda ses petits. Cela voulait dire:

"Attention! Ne faites pas de bruit. Il y a quelque chose de bon pas loin d'ici."

Elle se leva sur ses pattes de derrière pour mieux renifler l'air. Les oursons se mirent sur leurs pattes de derrière, eux aussi, et se mirent à renifler.

Oui, il y avait quelque chose de bon pas bien loin des ours. C'était le dîner d'un homme, d'une femme et de leurs trois enfants. Ils étaient en pique-nique dans le bois, et avaient mis leur dîner à terre sur une nappe.

À ce moment-là, la mère Ours fit un autre grognement. Cela voulait dire:

"Venez. Nous allons avoir quelque chose de meilleur que des insectes à manger."

Puis elle partit.

Les oursons étaient si contents qu'ils se mirent à courir même en descendant. La mère Ours leur donna à tous deux un coup de patte. Cela voulait dire:

"Un ours ne doit pas courir quand il va en descendant. Il a les pattes de devant plus courtes que les pattes de derrière, et il peut tomber s'il court en descendant. Pas si vite, mes petits!"

Cinq minutes après, les ours étaient à quelques pas de l'homme, de la femme et des trois enfants. Alors, la mère Ours fit un gros grognement.

L'homme entendit le grognement, et tout de suite après, il vit les trois ours.

"Des ours! s'écria-t-il. Vite, à l'auto! Dépêchez-vous!"

En un rien de temps, tout le monde était dans l'auto. Mais le dîner était encore sur la nappe.

Les ours allèrent lentement s'asseoir sur la nappe blanche. Un des oursons ne fit pas attention et s'assit sur une tarte.

Les ours aiment beaucoup ce qui est sucré. Cinq minutes après, il n'y avait plus de gâteaux, ni tartes, ni bonbons.

C'était drôle de voir les deux oursons manger avec leurs deux pattes de devant à la manière des petits enfants.

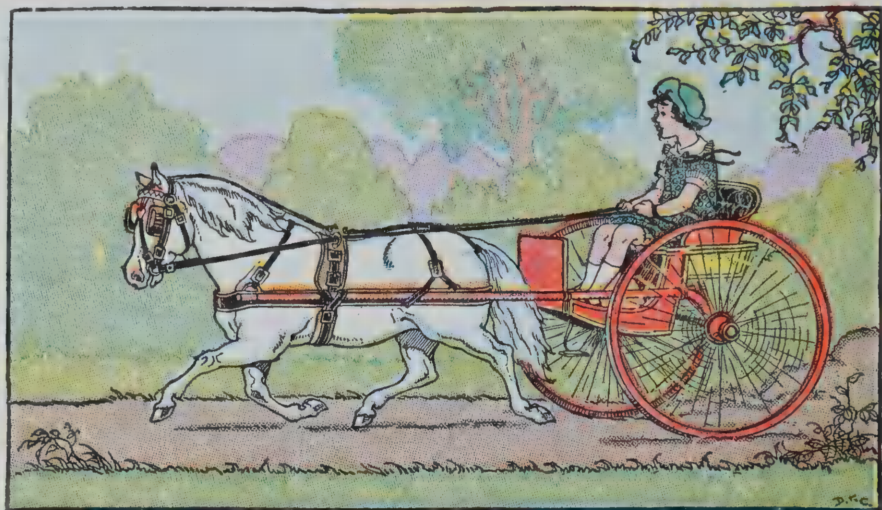


Un des petits oursons se prit la tête dans une boîte.

Aussitôt que sa mère s'en aperçut, elle donna un coup de patte à la boîte. La boîte alla rouler sur l'herbe.

Quand tout fut mangé, la mère Ours fit un grognement, et tous les trois s'en allèrent dans le bois.

Ce fut le premier pique-nique de ces oursons-là.



Le poney et l'auto

Lucie avait un joli poney blanc, tout blanc, qu'elle appelait Blanchet.

Presque tous les jours, Lucie et son poney allaient se promener. Quelquefois Lucie allait sur le dos de Blanchet, et d'autres fois elle prenait sa jolie petite voiture rouge.

Un jour, le père de Lucie arriva en auto. C'était un auto qu'il venait d'acheter. Il le mit dans la grange près du poney.

Blanchet avait peur des autos, et il ne les aimait pas. Or, ne voilà-t-il pas que le père de Lucie venait lui en mettre un sous le nez!

Le lendemain, Lucie alla se promener en auto. Blanchet la vit partir et la vit arriver. C'en était trop! Il se fâcha tout rouge.

"Je suis de trop ici! se dit-il. Je m'en vais!"

Ce soir-là, après souper, il sortit de la grange sans faire de bruit. Il s'en alla jusqu'au chemin, puis il se mit aussitôt à courir: toc et toc, toc et toc.

Tout à coup, il se dit: "Que j'ai soif!"

Or, il vit un étang tout près. Flic, flac! Il sauta dedans à quatre pattes.

Il y avait beaucoup de grenouilles dans cet étang. Cela leur fit grand'peur. Vite elles s'en allèrent se cacher dans l'eau.



Peu de temps après, Blanchet entendit les grosses grenouilles dire:

"Va-t'en de là! Va-t'en de là!"

Les grenouilles moyennes disaient:

"Saute! Saute!"

Les petites grenouilles disaient:

"Tu es pris! Tu es pris!"

Blanchet essaya de sortir de là.

"En effet, se dit-il, je suis pris!"

Blanchet essaya à nouveau de sortir. Mais c'était peine perdue.

"Tu descends! Tu descends!" disaient les grosses grenouilles.

"C'en est fait de toi! C'en est fait de toi!" disaient les grenouilles moyennes.

"Et tu vas mourir! Tu vas mourir!" disaient les petites grenouilles.

Blanchet se dit: "Les grenouilles ont peut-être raison!"

Il eut peur et se mit à crier: "Hi, han!"

Le chien d'un fermier l'entendit et se mit à japper.

Le fermier entendit son chien japper.

"Qu'est-ce qui le fait japper comme ça? se dit-il. Je fais mieux d'aller voir."

Il sortit voir ce que c'était. Il entendit les grenouilles, puis, Blanchet.

"C'est un cheval, se dit-il. Et je crois qu'il est dans l'étang."

Le fermier fut bien surpris de trouver le poney de Lucie dans l'étang.

Vite, il courut à la maison, alla à son téléphone et appela le père de Lucie.

"Allô! dit-il. Je viens de trouver le poney de Lucie dans l'étang qui est près de chez moi . . . Oui, j'irai vous aider."

Il prit un câble et des planches, et s'en alla vers l'étang.

Quand il arriva à l'étang, les grosses grenouilles disaient:

"Trop tard! Trop tard!"

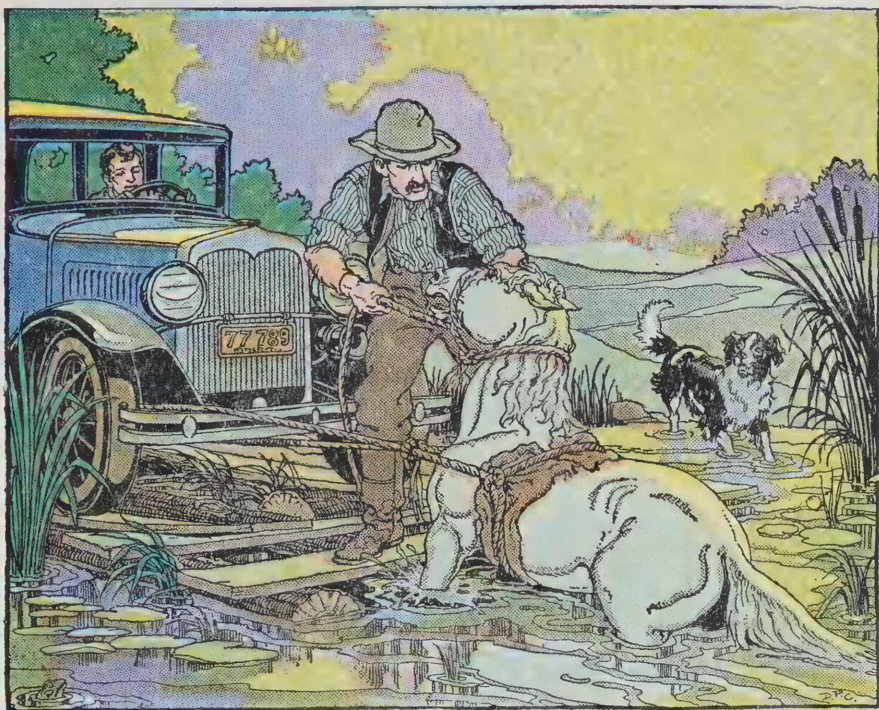
Les grenouilles moyennes disaient:

"Peine perdue! Peine perdue!"

Les petites grenouilles disaient:

"C'en est fait de lui! C'en est fait de lui!"

Peu de temps après, le fermier entendit un auto venir. C'était le père de Lucie qui venait lui aider.



Les deux hommes se mirent aussitôt au travail. Ils mirent des troncs d'arbres dans l'eau, puis ils mirent des planches sur les troncs d'arbres.

Ensuite, le fermier mit un câble autour du poney et attacha l'autre bout du câble à l'auto. Alors, le père de Lucie monta dans son auto.

L'auto se mit alors à tirer lentement sur le câble.

Pif, paf! Blanchet mit un de ses pieds de devant sur les planches, puis l'autre pied.

Flic, flac! Il mit ensuite les deux pieds de derrière sur les planches.

Il était sauvé!

"Va-t'en, maintenant! Vite, va-t'en!" disaient les grosses grenouilles.

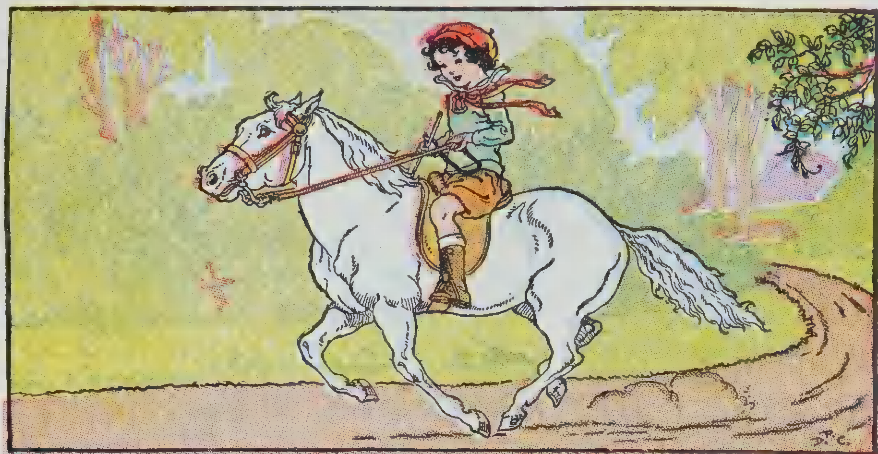
"Ne reviens plus! Ne reviens plus!" disaient les grenouilles moyennes.

"Dis merci! Dis merci!" disaient les petites grenouilles.

Aussitôt que le poney eut marché un peu, le père de Lucie l'attacha à l'auto. Puis il dit au fermier: "Grand merci!"

Ensuite il monta dans son auto et s'en alla lentement.

Blanchet n'avait plus peur de l'auto.



Le lendemain matin, après déjeuner, la petite Lucie courut à la grange voir son poney blanc.

"Que je suis contente, dit-elle, de te voir ici! Tiens, voici une pomme."

Elle lui donna la pomme, puis elle sauta sur son dos.

"Allons nous promener!" lui dit-elle.

Quand Blanchet passa près de l'auto, il était content, cette fois-ci. Il se passa le nez sur l'auto. Cela voulait dire:

"Merci! Je ne t'en veux plus."



Étoile, la fourmi noire

Mlle Lacroix aimait à parler des fourmis à ses écoliers.

"Il fait beau les voir travailler, leur disait-elle. Pas une n'est à rien faire. De plus, la fourmi sait toujours se tirer d'affaire."

Or, Léon avait vu une fourmilière dans le parc.

"Ce n'est pas loin de l'école, dit-il.

—Allons la voir demain? dit Rose.

—Je le veux bien," dit Mlle Lacroix.

Le lendemain matin, Mlle Lacroix et ses écoliers allèrent voir la fourmilière.

Ils arrivèrent bientôt à la fourmilière. Il y avait beaucoup de fourmis dehors. Elles couraient ici et là.

"Voyez-vous ce petit trou-là? dit Mlle Lacroix. C'est la porte de leur maison.

—Ce sont les fourmis rousses, celles-ci, n'est-ce pas? dit Pierre.

—Oui, Pierre, répondit Mlle Lacroix.

—En voici des noires, dit Léon. Y a-t-il des fourmis rousses et des fourmis noires dans la même fourmilière?

—Assez souvent, répondit Mlle Lacroix. Les fourmis rousses vont chez les fourmis noires et volent des oeufs. Et c'est ainsi qu'il y a quelques fourmis noires dans la fourmilière des fourmis rousses.

—Qu'est-ce que les fourmis noires font? demanda Marie.

—Elles font le même travail que les fourmis rousses, répondit Mlle Lacroix.

—Qu'est-ce qu'une fourmi mange en hiver? demanda Marc.

—Je le sais, moi, répondit Jean. J'ai trouvé ça dans un livre. Elles ont une grande chambre. C'est, je crois, leur magasin. Elles y mettent quelque chose à manger pendant l'été, et pendant l'hiver elles mangent cela.

—C'est bien cela, dit Mlle Lacroix.

—Les fourmis noires vont-elles, elles aussi, chercher quelque chose pour mettre dans le magasin? demanda Rose.

—Oui, Rose, répondit Mlle Lacroix.

—Voici une petite fourmi noire, dit Marie. Comme elle a les yeux brillants! Appelons-la Étoile. Oh! je veux savoir si elle aime le gâteau."

Marie lui donna des miettes de son bon gâteau. Aussitôt Étoile prit une miette et s'en alla vers la fourmilière.



Peu de temps après, Étoile sortit de la fourmilière. Il y avait d'autres fourmis à sa suite.

"Regardez! dit Rose. Je crois qu'Étoile a dit aux autres qu'il y avait beaucoup d'autres miettes de gâteau!"

En effet, Étoile et les autres fourmis allèrent toutes chercher des miettes.

"Comme elles sont fortes!" dit Léon.

À ce moment, Étoile était la dernière.

"Si vous voulez savoir combien elles sont fortes, dit Mlle Lacroix, mettez quelque chose sur leur porte."

Guy avait un gland. Il le mit sur la porte de la fourmilière.



Quand Étoile arriva à la fourmilière, elle vit le gland sur la porte. Elle fit le tour du gland pour voir si c'était bien là qu'était la porte.

"Elle sait bien que c'est là qu'est la porte," dit Marie.

Étoile mit sa miette de gâteau à terre et se mit à pousser sur le gland.

"Le gland est bien trop gros pour elle, dit Guy.

—Attendez un peu, dit Mlle Lacroix, nous allons voir quelque chose arriver."

Tout à coup, Étoile partit. Elle alla dans l'herbe où il y avait d'autres fourmis. Puis, elle se mit à courir vers le gland. Les autres fourmis allèrent à sa suite.

"Oh! dit Lucie, elle est allée chercher des fourmis pour lui aider!"

En effet, Étoile et les autres fourmis allèrent au gland et se mirent à pousser. Le gland se mit bientôt à remuer, puis il roula en bas de la fourmilière.

"Comme elles sont fortes! dit Pierre.

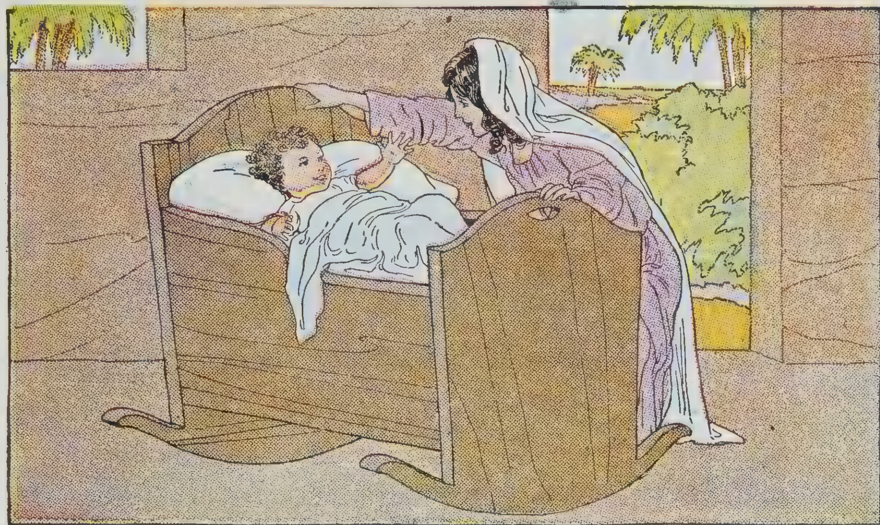
—C'est merveilleux! s'écria Léon.

—Mlle Lacroix a raison, dit Rose. La fourmi sait se tirer d'affaire.

—À l'avenir, dit Léo tout bas à Jean, tu me verras travailler bien plus qu'avant. Étoile vient de me montrer que je peux me tirer d'affaire bien mieux que je ne le fais."

LE CHEMIN DU CIEL





Comment le bébé fut sauvé

C'était dans le temps que les Hébreux vivaient dans un pays voisin du leur.

Un jour, le roi de ce pays-là se dit: "Avant bien longtemps, il y aura trop d'Hébreux dans mon pays. Il y en a déjà beaucoup trop."

Cette idée lui fit peur. C'est pourquoi il dit à ses soldats: "Faites mourir tous les bébés des Hébreux qui sont des petits garçons."

Marie était une petite fille des Hébreux. Elle aimait beaucoup les bébés. Or, il n'y avait pas de bébé chez elle.

Mais un jour, le bon Dieu lui donna un petit frère. C'était un tout petit bébé. Et comme il était beau! Marie l'aimait beaucoup.

Le père et la mère de Marie avaient grand'peur des soldats du roi.

"Je vais lui faire une cachette," dit le père.

Il fit une cachette et mit le tout petit bébé dedans.

Marie aimait à aider son papa et sa maman à prendre soin du bébé. Elle allait souvent à la cachette voir son petit frère.

Un jour, un soldat arriva à la maison où vivait Marie. Il regarda partout dans la maison, puis il s'en alla.

Il n'avait pas trouvé le bébé.

Aussitôt que le soldat fut parti, la mère de Marie dit: "J'ai grand'peur, Marie, que les soldats viennent à le trouver. Je crois que quelqu'un leur a dit qu'il y en avait un ici. Mon Dieu, que faut-il faire?

—J'ai une idée, dit Marie. La fille du roi va souvent à la rivière. Et elle va toujours à la même place. Je la vois presque tous les jours quand je vais m'amuser dans l'eau.

"Allons mettre le bébé parmi les joncs. La fille du roi en aura peut-être pitié, et le fera porter chez elle.

—C'est une bonne idée, dit sa mère. Mais il nous faut un panier pour le mettre dedans, et nous n'en avons pas. Peux-tu trouver assez de joncs pour en faire un?

—Oui, répondit Marie. Il y en a assez près de la rivière. Je cours à l'instant en chercher."

Marie courut à la rivière. Elle arriva bientôt avec beaucoup de joncs.

"Faisons le panier aujourd'hui même," dit la mère de Marie.

Marie et sa mère se mirent donc tout de suite à faire le panier. Le soir du même jour, le panier était fini.

Le lendemain matin, de bonne heure, la maman mit le bébé dans le panier. Puis elle alla avec Marie mettre le petit panier sur l'eau parmi les joncs.

Alors, elle fit une prière: "Mon Dieu, dit-elle, faites qu'il n'arrive pas de mal à mon cher bébé!" Puis, elle dit à Marie: "Reste près d'ici, toi, pour voir ce qui va arriver."

Marie alla se cacher parmi les joncs.

À quelque temps de là, elle entendit des voix. C'étaient la fille du roi et ses amies qui venaient à la rivière.



Tout à coup, la fille du roi s'arrêta. Elle avait vu le panier parmi les joncs.

"Va donc voir ce que c'est," dit-elle à une de ses amies.

Celle-ci alla voir ce que c'était, puis elle porta le panier à la fille du roi.

Aussitôt que la fille du roi vit l'enfant, elle dit: "C'est un enfant des Hébreux."

Elle le trouva beau et en eut pitié.

"Mon père, dit-elle, a dit aux soldats de faire mourir tous les petits garçons des Hébreux. Mais je vais sauver celui-ci!"

Marie avait tout vu et tout entendu. Elle courut à la fille du roi et dit:

"Voulez-vous que j'aille vous chercher une femme parmi les femmes des Hébreux pour prendre soin de ce bébé?

—Va," lui répondit la fille du roi.

Marie courut aussitôt chercher sa mère.

"Emporte ce bébé chez toi, dit la fille du roi à la mère de l'enfant, et prends-en bien soin. Donne-lui tout ce qu'il lui faut. Tu auras de l'argent pour tout ce que tu feras pour lui."



En s'en allant, la mère de l'enfant dit: "Merci, mon Dieu, d'avoir sauvé mon cher bébé!"

Marie en était bien contente, elle aussi. Elle avait maintenant un petit frère avec qui elle pourrait jouer. Et comme elle le trouvait beau! Elle aimait aider sa maman à en prendre soin.

Quand l'enfant fut plus grand, sa mère alla le mener à la fille du roi.

La fille du roi fut pour lui comme une mère. Elle l'appela Moïse. Ce mot veut dire *sauvé des eaux*.

Quand Moïse fut un homme fait, le roi faisait encore mourir les petits garçons des Hébreux.

Mais le bon Dieu avait sauvé Moïse pour quelque chose. Un jour, Il l'appela et lui dit comment faire pour faire sortir les Hébreux de ce pays-là.

Le petit Samuel

Longtemps après Moïse, il y avait, chez les Hébreux, une femme qui s'appelait Anne. Cette femme n'avait pas d'enfant.

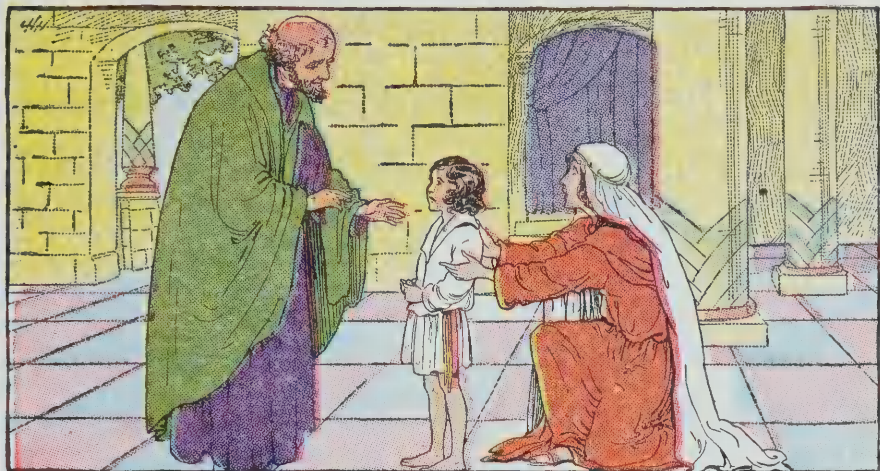
Un jour, elle fit une promesse au bon Dieu. "Si Vous voulez bien me donner un fils, dit-elle au bon Dieu, il sera à Vous."

Dieu entendit la prière de cette pauvre femme. Après quelque temps, Anne eut un fils, qu'elle appela Samuel.

Anne aimait beaucoup son petit Samuel, et elle en prenait grand soin.

Samuel était un bon petit garçon. Il aimait beaucoup sa mère. Il aimait à lui faire plaisir, à lui aider et à travailler pour elle.

Mais, pendant tout ce temps-là, Anne pensait souvent à sa promesse.



Samuel était encore petit quand sa mère alla le mener chez le grand prêtre. Le grand prêtre s'appelait Héli.

Anne raconta à Héli ce qui était arrivé, et demanda au grand prêtre de garder son petit Samuel.

Héli fut content de garder Samuel avec lui. "Il m'a l'air d'un bon petit garçon," dit-il à la mère de l'enfant.

Héli se mit à aimer beaucoup Samuel. C'est que le petit garçon faisait toujours de son mieux pour aider à Héli.

Une nuit que Samuel était au lit, Dieu l'appela. Samuel répondit: "Me voici!" Il se leva aussitôt et courut à la chambre du grand prêtre.

"Vous m'avez appelé? dit-il à Héli.

—Non, je ne t'ai pas appelé, répondit le grand prêtre. Retourne te coucher."

Samuel alla se coucher de nouveau.

Bientôt après, Dieu l'appela encore une fois. Samuel se leva, alla à la chambre du grand prêtre et dit:

"Me voici! Vous m'avez appelé?"

Héli répondit: "Non, je n'ai pas appelé. Retourne te coucher."

Samuel alla se coucher encore une fois. Mais il ne pouvait plus dormir.

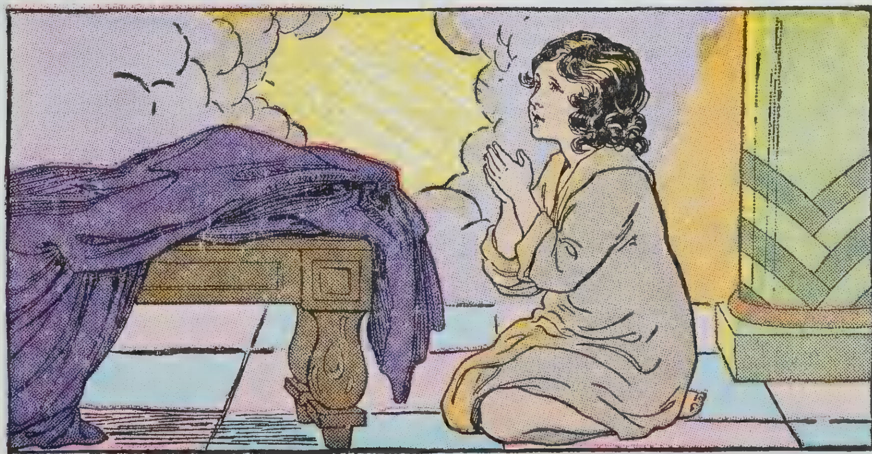
"Quelqu'un m'a appelé, se dit-il. Je l'ai entendu de mes deux oreilles."

Samuel ne savait pas que dans ce temps Dieu parlait quelquefois aux hommes.

Quelque temps après, Samuel entendit la même voix qui l'appelait. Il courut à Héli et dit: "Me voici! Vous m'avez appelé?"

Alors, Héli se dit: "C'est Dieu qui appelle l'enfant." Il dit donc à Samuel: "Va te coucher de nouveau. Si quelqu'un t'appelle, dis: 'Parlez, mon Dieu, votre serviteur Vous écoute.' "

Samuel alla se coucher de nouveau. Il entendit bientôt la même voix. Il dit aussitôt: "Parlez, mon Dieu, votre serviteur Vous écoute."

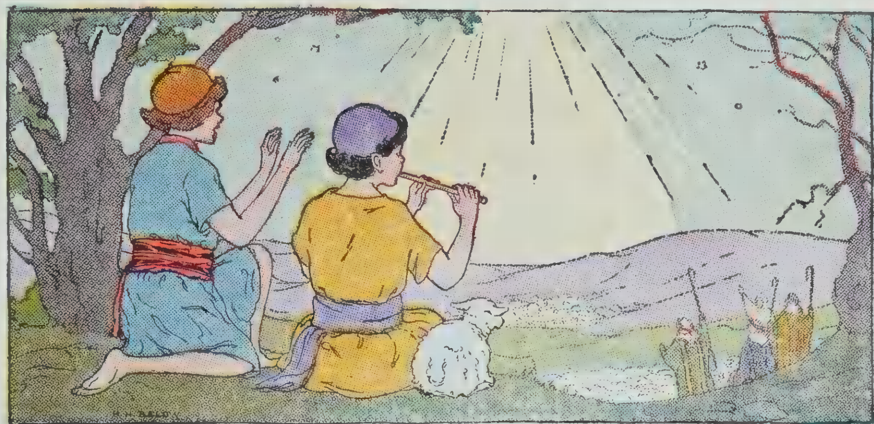


Dieu se mit alors à parler à Samuel. Samuel fit bien attention. Le lendemain matin, il savait encore tout ce que Dieu lui avait dit. Il raconta tout au grand prêtre.

Après cette nuit-là, Dieu parlait de temps en temps à Samuel. Samuel écoutait toujours avec beaucoup d'attention.

Quand Samuel fut grand, il se fit prêtre et prit la place d'Héli. Il était bon pour tout le monde, et tout le monde l'aimait beaucoup.

Quand il fut vieux, Dieu lui parlait encore de temps en temps. Et toujours Samuel écoutait avec attention et disait: "Parlez, mon Dieu, votre serviteur Vous écoute."



La Noël du petit aveugle

C'était, il y a longtemps de cela, le soir avant Noël. Il y avait des bergers dans un champ près de Bethléem.

Avec ces bergers, il y avait deux petits garçons. Un de ces petits garçons était aveugle. Or, ce petit aveugle savait bien jouer de la flûte.

Tout à coup, le petit aveugle s'écria: "J'entends quelque chose de merveilleux! Entends-tu cela, toi? dit-il à son ami.

—Oui," répondit son ami.

Les autres bergers qui étaient près de là avaient aussi entendu cette musique et ce chant merveilleux. De plus, un ange leur avait dit ce qui était arrivé.

Vite ils allèrent trouver les deux petits garçons, et l'un d'eux leur dit: "Faites donc attention à nos brebis. Nous allons à Bethléem." Puis ils s'en allèrent.

Le petit aveugle, lui, pensait encore à la musique des anges. "Quelle belle musique!" dit-il.

Le lendemain matin, un des bergers qui étaient allés à Bethléem raconta aux deux petits garçons ce qu'ils avaient vu.

"Nous avons vu Jésus, dit-il. Nous l'avons vu avec sa Mère. C'est un tout petit Bébé maintenant. Mais un jour, Il sera notre Roi.

—J'irai le voir aujourd'hui même," dit le petit garçon qui n'était pas aveugle.



—J'aimerais bien y aller, moi aussi! dit le petit aveugle à son ami. Veux-tu bien m'amener?

—Mais tu ne peux pas le voir, toi," dit l'autre.

Le petit aveugle avait un petit agneau qu'il aimait plus que tout au monde.

"Si tu veux m'amener, dit-il, je te donnerai mon petit agneau. J'aimerais tant aller où se trouve le petit Jésus!"

L'autre petit garçon eut pitié du pauvre aveugle et lui dit: "Viens si tu veux."

L'aveugle donna son agneau à l'autre petit garçon, et tous deux s'en allèrent à Bethléem.

Les deux petits garçons arrivèrent bientôt où se trouvait l'Enfant Jésus.

"Comme Il est beau!" se dit celui qui pouvait le voir. Il alla se mettre à genoux tout près de l'Enfant et dit:

"Voici mon petit agneau." Et il mit le petit agneau à terre tout près de l'Enfant Jésus.

Pendant ce temps-là, le petit aveugle était près de la porte. Il ne pouvait pas voir le petit Jésus, mais il était content, tout de même, d'être près de Lui. Il prit sa flûte et se mit à jouer.

Il n'avait pas oublié la musique et le chant merveilleux des anges. Il essaya de jouer l'air de cette musique. C'est tout ce qu'il avait à donner à Jésus.



Quand le petit Jésus entendit la musique Il regarda l'aveugle et se mit à sourire.

Alors, quelque chose de merveilleux arriva. L'aveugle se mit tout à coup à voir! Il vit l'Enfant Jésus avec l'agneau, et il vit sa Sainte Mère et Saint Joseph.

Comme il était content! Il courut se mettre à genoux près de l'Enfant. Et tout ce qu'il put dire fut: "Merci! Merci, Jésus!"



La prière d'un enfant

Autrefois, bon Jésus, il Vous faisait plaisir de voir les petits enfants, de leur parler, de les prendre dans vos bras, et de les bénir.

Je crois, bon Jésus, que Vous aimez encore les petits enfants. Je crois que Vous aimez encore les voir, leur parler et les bénir.

C'est pourquoi je viens à Vous. J'ai besoin de Vous. Faites que je reste bon, afin que j'aille, un jour, demeurer avec Vous pour toujours dans votre beau grand Ciel!



Le petit serviteur du roi

Dans un pays, bien loin d'ici, il y avait un petit garçon qui s'appelait Joseph.

Joseph vivait avec sa mère dans une vieille maison. Il n'avait plus de père, et sa mère était très pauvre. Souvent, il n'y avait rien à manger à la maison.

"Si j'étais plus grand, disait Joseph, j'irais chercher du travail, et je ferais de l'argent."

Mais la bonne maman de Joseph disait: "Dieu aura soin de nous."

Un jour, un homme arriva à la vieille maison où vivait le petit Joseph. Il avait de beaux habits, un beau cheval noir et une belle voiture.

"Le roi, dit-il à la mère de Joseph, a besoin d'un petit serviteur. Je crois que votre fils ferait son affaire."

La pauvre femme aimait bien son fils, mais elle dit: "Veux-tu y aller, Joseph? Veux-tu aller avec lui?"

Joseph aimait bien sa mère. Laisser sa mère lui faisait de la peine. Mais il était brave, et il dit: "Oui, maman, j'irai."

Joseph monta donc dans la belle voiture et alla avec l'homme au palais du roi.

On lui mit de beaux habits, et on lui montra ce qu'il avait à faire.

Le roi fut bien content de Joseph, et Joseph était content parce qu'il pouvait faire de l'argent pour sa mère.

Un jour, le roi appela son serviteur. Mais Joseph n'alla pas trouver le roi.

"Qu'est-ce qu'il y a donc?" se dit le roi.

Il se leva, alla à la porte et l'ouvrit. Il aperçut Joseph endormi sur une chaise.

Il alla à son petit serviteur pour le réveiller. Mais voici qu'il aperçut un papier dans la poche de Joseph. Il le prit.

C'était une lettre de la mère de Joseph. Elle lui disait merci de l'argent qu'elle avait eu de lui. "Depuis que tu es au palais, disait-elle aussi, j'ai eu de quoi manger tous les jours. Merci, Joseph, grand merci!"

Le roi eut pitié de cette pauvre mère et de Joseph. Il prit de l'or et le mit avec la lettre dans la poche de Joseph. Puis, il s'en alla sans réveiller son petit serviteur.

Quelques minutes après, le roi appela Joseph de nouveau. Cette fois, Joseph sauta debout et courut au roi.

"Tu as bien dormi!" lui dit le roi.

Joseph fut tout à fait surpris quand il entendit cela. "Quelqu'un lui a dit, se dit-il, que j'ai dormi. Il va peut-être me dire de m'en aller chez moi!" Il avait envie de pleurer.

À ce même moment, il mit la main dans sa poche et trouva l'or. Il se mit aussitôt à pleurer.

"Qu'est-ce que tu as donc? dit le roi.

—On vient de me jouer un tour! répondit Joseph. Je n'ai pas pris cet or. C'est quelqu'un qui l'a mis dans ma poche!

—Cet or est pour toi et pour ta bonne mère, dit le roi. À l'avenir, j'aurai soin d'elle et de toi aussi."

Pierre et les voleurs

Il y avait une fois un petit garçon qui s'appelait Pierre. Il n'avait plus de père, et sa mère était très pauvre.

Un jour, sa mère lui dit: "Pierre, il y a un homme qui vient de partir d'ici. Il cherche un petit garçon pour aller en voyage avec lui et d'autres hommes. Aimerais-tu y aller?

—J'aimerais bien cela, répondit Pierre.

—Ce sera un long voyage, dit la mère. Mais si tu fais ta prière tous les jours, si tu es bon envers tout le monde, et si tu ne dis jamais de mensonge, Dieu aura soin de toi. Veux-tu bien me faire la promesse que tu feras tout cela?

—Oui, maman, répondit Pierre, je vous en fais la promesse."

Peu de jours après, Pierre partit.

Un jour, les hommes qui étaient avec Pierre furent pris par des voleurs. Les voleurs prirent tout l'argent et tout l'or qu'ils avaient. Puis, ils allèrent au petit garçon.

Pierre avait grand'peur. Il ne savait pas ce qui allait lui arriver.

Aussitôt qu'ils arrivèrent à lui, un des voleurs dit: "Nous n'avons pas le temps de nous amuser. Il n'a pas d'argent."

Mais un autre voleur alla à Pierre et dit: "Combien d'argent as-tu?

—J'ai cinq sous, répondit Pierre.

—Tu as de l'argent! s'écria le voleur. Pourquoi le dis-tu?

—C'est parce que, répondit Pierre, j'ai fait la promesse, avant de partir, de ne jamais dire de mensonge à personne, de faire ma prière tous les jours et d'être bon envers tous le monde."



Le voleur mit sa main dans la poche de Pierre, et trouva les cinq sous. Mais il ne les prit pas. Il prit cinq sous dans sa poche et les mit dans la main du petit garçon. Puis il dit:

"Tu es un brave garçon. Tiens toujours ces promesses, mon petit, et tu seras toujours bon.

"Si j'avais prié Dieu tous les jours, si j'avais été bon envers tout le monde, et si je n'avais jamais dit de mensonge, je ne serais pas un voleur aujourd'hui."

POUR S'AMUSER





Le lapin aux ailes rouges

Petit Lapin vivait avec sa mère sous un gros arbre. Il avait une bonne maison, un bon lit, et il avait toujours quelque chose à manger. Mais il n'était pas content.

Un jour, il vit passer M. l'Écureuil. "Que j'aimerais avoir une belle grande queue comme lui!" dit-il.

Quelque temps après, il vit un beau gros coq. "Maman, dit-il, que j'aimerais avoir de belles plumes comme le coq!"

Enfin, il aperçut un canard. "Oh! que j'aimerais avoir des pattes comme M. le Canard."

Tous les jours, c'était le même refrain: Que j'aimerais ceci, que j'aimerais cela!

Une après-midi, Mme la Marmotte passa tout près de chez lui. Elle entendit Petit Lapin, et elle alla le trouver.

"Mais va donc à l'*Étang-au-Souhait*, lui dit-elle. Là, tu fais un souhait, tu te regardes dans l'eau, tu fais trois tours, et tu as ton souhait."

Petit Lapin ne prit pas le temps d'aller en parler à sa mère. Vite, il courut à l'*Étang-au-Souhait*.

Quand Petit Lapin arriva à l'étang, il aperçut un petit oiseau près de l'eau. Cet oiseau avait de belles ailes rouges.

Petit Lapin s'arrêta et se mit à le regarder. "Comme il est beau!" se dit-il.

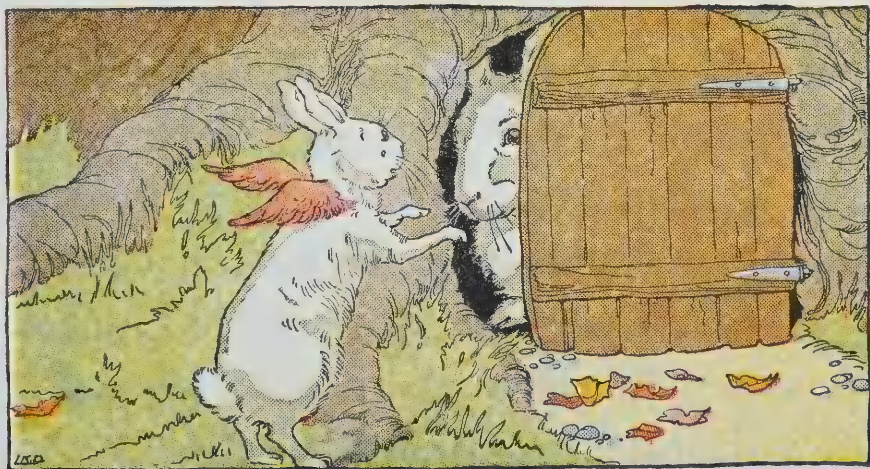
Puis il fit un souhait: "Que j'aimerais avoir deux belles ailes rouges comme cet oiseau!"

Au même instant, il regarda l'étang et se vit dans l'eau. Aussitôt il fit trois tours. À peine avait-il fait les trois tours qu'il vit deux ailes rouges sur son dos.

Comme il était content! Il courut à toutes jambes vers sa mère pour lui montrer ses belles ailes.

Mais quand il arriva chez lui, il faisait un peu sombre, et la porte était fermée.

Sa mère entendit toc, toc, à la porte. Elle alla voir, mais elle ne laissa pas entrer Petit Lapin.



Elle ne savait pas du tout quel était cet animal-là. Elle n'avait jamais vu de lapin aux ailes rouges. Et elle était loin de penser que c'était Petit Lapin.

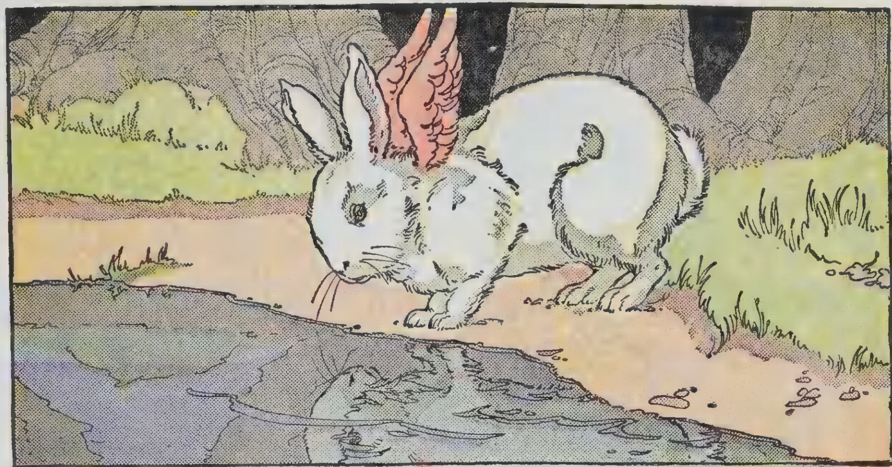
Petit Lapin s'en alla donc trouver ses amis. Mais pas un ne le laissa entrer. Tout le monde avait peur de cet animal à quatre pattes, aux grandes oreilles, et aux ailes rouges.

Enfin, il arriva chez Mme la Marmotte. Mme la Marmotte savait bien qui il était. Elle le laissa entrer. Petit Lapin passa la nuit chez elle, dans un lit qui était loin d'être aussi bon que celui qu'il avait chez lui.

Le lendemain matin, Mme la Marmotte lui dit: "Comment aimes-tu tes ailes?

—Je n'en veux plus! dit Petit Lapin.

—Alors, tu sais quoi faire, n'est-ce pas?" lui dit Mme la Marmotte.

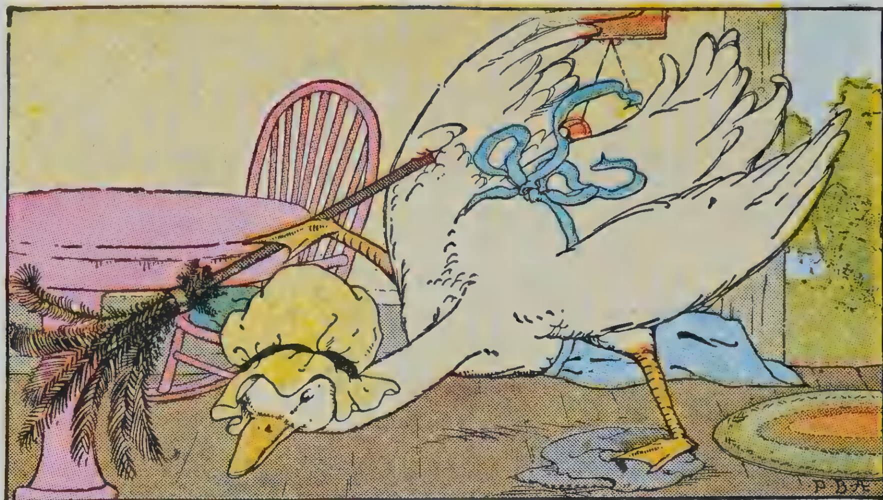


Petit Lapin en avait assez. Il courut à l'*Étang-au-Souhait*. Là, il fit son souhait, se regarda dans l'eau, fit trois tours, et ouf! il n'avait plus d'ailes.

Alors, il courut chez lui.

Quand il arriva, sa mère fut bien contente de le revoir. Elle pensait que son cher Petit Lapin était perdu.

Après ce temps-là, Petit Lapin fut toujours content de ce qu'il avait et de ce qu'il était.



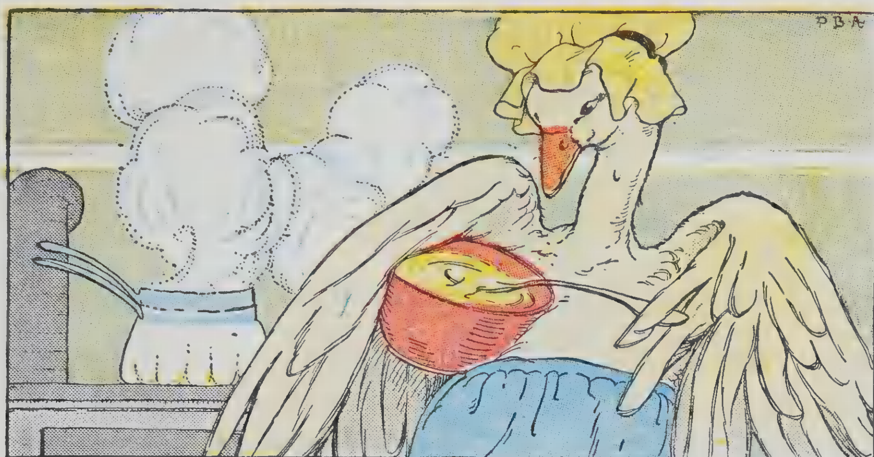
Le dîner de Mme l'Oie

Ce matin-là, Mme l'Oie eut une idée. Elle en était contente.

"Je vais donner à dîner, aujourd'hui, se dit-elle. Mme l'Écureuil a donné un dîner, Mme le Lapin et les demoiselles Canard aussi. C'est donc mon tour."

Aussitôt après, elle se dit: "La première chose à faire, c'est de préparer ma petite maison."

Elle se mit tout de suite au travail.



Ensuite, elle se dit: "Je fais des bons gâteaux et des bons biscuits sucrés. Avec du chocolat au lait, cela fera un bon dîner pour mes amies."

Elle courut à sa petite cuisine, et se mit aussitôt à faire du chocolat au lait, un gâteau et des biscuits sucrés.

Il faisait très chaud dans sa cuisine. De temps en temps, Mme l'Oie prenait le temps de s'asseoir quelques minutes.

"J'espère, se disait-elle alors, qu'elles vont aimer mon dîner."

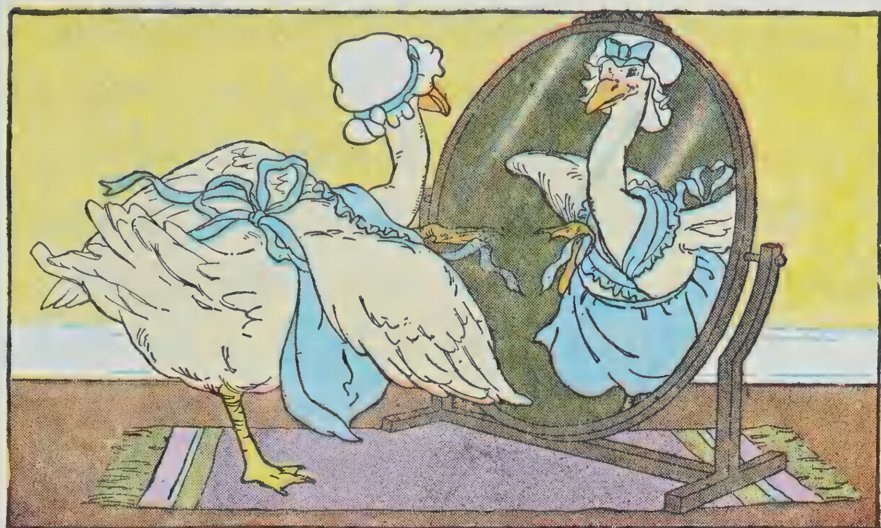
Mme l'Oie n'avait pas toujours l'idée à son travail et faisait très vite ce qu'elle faisait. À onze heures, elle avait fini de préparer son dîner.

"Il n'est que onze heures! se dit-elle. Tant mieux! J'aime être à temps, moi. Et j'aurai le temps de m'asseoir."

Elle alla s'asseoir de nouveau dans sa chaise, et quelques minutes après elle s'endormit. Elle dormit presque une heure. Tout à coup, elle ouvrit les yeux.

"Oh! J'ai dormi! s'écria-t-elle. Il est presque midi, et je n'ai pas encore fait ma toilette! Mme le Lapin, Mme l'Écureuil et les demoiselles Canard vont peut-être arriver à l'instant même!"

Elle ne prit pas le temps de regarder à la fenêtre pour voir si ses amies venaient. Elle monta l'escalier en courant, courut à sa chambre et se mit à faire sa toilette.



Elle se mit le bec dans l'eau, et le passa deux ou trois fois sur les plumes de son dos. Puis, vite elle mit sa robe neuve, et enfin, son chapeau.

Ensuite, elle courut à son miroir. Là, elle se tourna à droite et à gauche pour voir si elle avait bien mis sa robe et son chapeau. Puis elle descendit l'escalier.

"Elles ne sont pas encore ici, se dit-elle. Tant mieux. J'aurai le temps de m'asseoir un bout de temps."

Après quelque temps, Mme l'Oie se leva et alla regarder par sa fenêtre. Elle ne vit personne. Elle retourna s'asseoir.

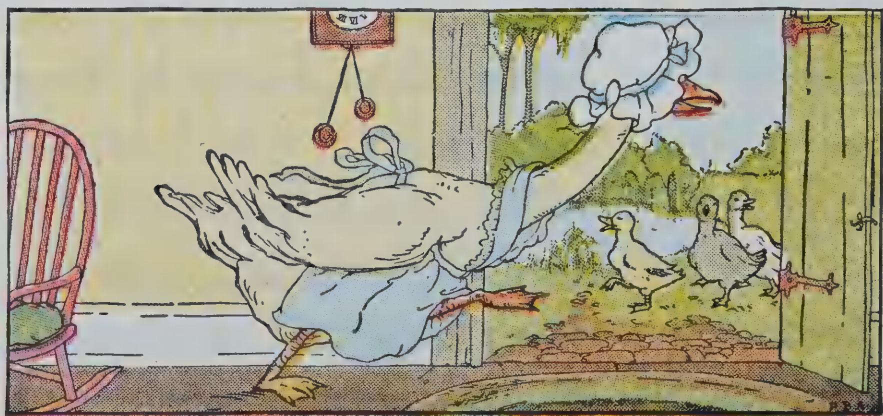
"Comment se fait-il donc que personne ne vient? se dit-elle. J'ai faim, moi."

Cinq minutes après, elle se leva encore une fois et alla à la porte. Elle ne vit personne.

"J'espère qu'elles n'ont pas oublié mon dîner," se dit-elle.

Tout à coup, elle vit les trois demoiselles Canard passer.

"Hé! n'entrez-vous pas?" leur cria-t-elle.



Les demoiselles Canard s'arrêtèrent et regardèrent aussitôt Mme l'Oie. Puis, une d'elles dit:

"Non, nous allons à l'étang.

—Mais, dit Mme l'Oie, ne venez-vous pas à mon dîner?

—Votre dîner! dit une autre demoiselle Canard. En voici la première nouvelle.

—Que je suis stupide! dit Mme l'Oie. Je donne à dîner, et j'ai oublié d'inviter mes amies! Que je suis stupide!" Et elle se mit à pleurer.

Puis elle dit: "Tout ce travail pour rien! Je ne pourrai jamais manger tout cela!

—Il n'y a pas de quoi pleurer, dit une des demoiselles Canard.

—Voulez-vous bien nous donner à dîner? dit la deuxième.

—S'il vous plaît! répondit Mme l'Oie. Entrez!"

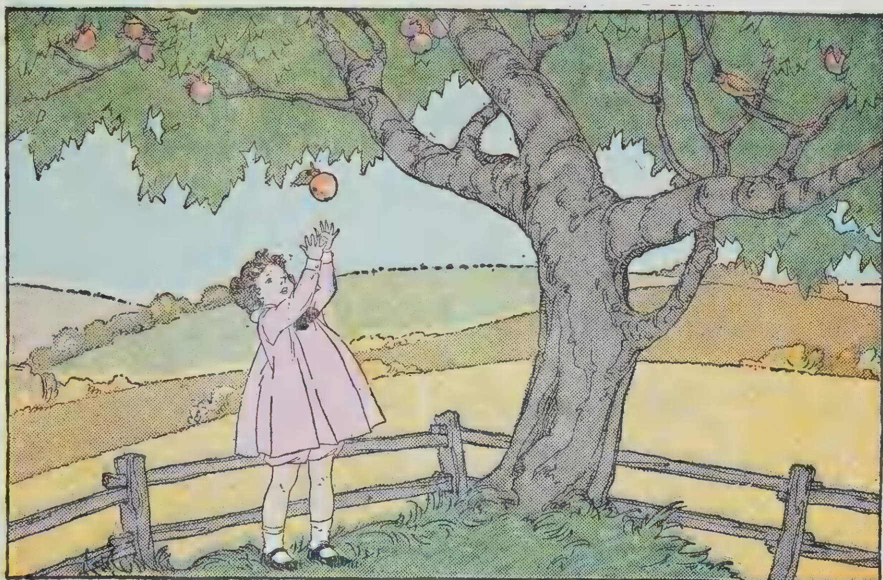
"Allez donc, une de vous, s'il vous plaît, chercher les autres, dit Mme l'Oie. Oh! dites-leur de ne pas faire de toilette."

Dix minutes après, les cinq grandes amies de Mme l'Oie étaient dans sa maison.

Elles trouvèrent le gâteau, les biscuits sucrés et le chocolat au lait très bons.

"Je voulais donner à dîner, dit Mme l'Oie avec un sourire un peu stupide, et je vous ai fait une surprise!"





Le pommier

"Je veux la grosse pomme rouge,"
Dit Jeannine au pommier un jour.
"Je veux celle qui bouge
Et qui cherche à faire le tour."

Le gros pommier ne fit pas mine
Qu'il avait entendu l'enfant.
"S'il vous plaît!" dit Jeannine.
La pomme tomba dans l'instant.



Un animal effrayant

Grisonne était une petite souris grise à grande queue. Elle vivait avec sa mère dans un trou sombre de la cave.

Un jour, elle arriva en courant. Elle courait, mais elle avait bien de la peine à courir et ne pouvait presque pas parler.

"Qu'est-ce qui t'a fait peur?" lui dit sa mère.

Après quelque temps, Grisonne répondit: "Je voulais savoir ce qu'il y a dans le monde, en dehors de cette vieille cave sombre, et je suis allée à la grange. J'ai vu là un gros animal qui me ressemble.

—Un animal qui te ressemble! dit sa mère. Voilà du nouveau pour moi.

—Oui, maman, dit la petite souris. Il a comme moi une grande queue grise, et aussi du poil gris."

La maman Souris se mit à avoir peur, elle aussi. Puis elle dit: "Qu'est-ce qu'il t'a fait?

—Il était couché dans le soleil, dit Grisonne, et chantonnait quelque chose. Il avait l'air si bon que j'avais envie d'aller tout près de lui et de lui parler.

—Ah! je sais maintenant ce que tu as vu. C'est le gros chat, dit la maman Souris. Oui, il a l'air bon et il aime les souris, mais il aime surtout à les manger. J'espère que tu n'es pas allée lui parler!

—Non, répondit Grisonne, j'ai eu trop peur! À ce moment-là, j'ai vu un animal effrayant! Oh, comme il m'a fait peur!

—À qui ressemble-t-il donc, cet animal effrayant? demanda la maman Souris.

—Rien que d'y penser, cela me fait peur! répondit Grisonne. Il a un grand nez pointu et une barbe toute rouge. Il est effrayant à voir, maman!"

La maman Souris ne pouvait pas voir ce que c'était.

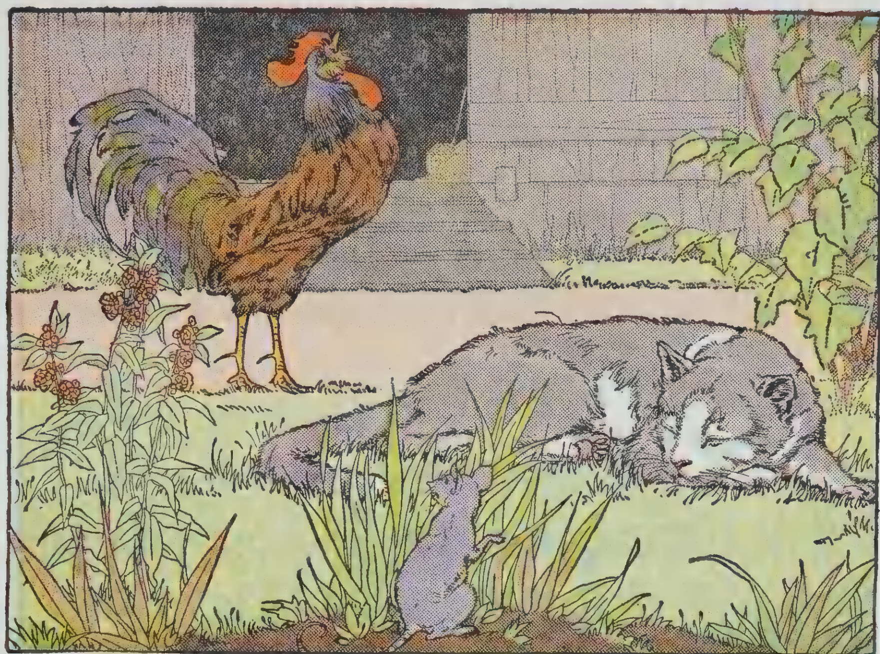
"Il a un chapeau tout rouge comme sa barbe, dit Grisonne, et il n'a que deux pattes. Il disait quelque chose comme s'il en voulait à quelqu'un. Oh, que j'ai eu peur!

—Hi! Hi! Hi! fit la maman Souris.

—Qu'est-ce qui vous fait rire, maman? demanda Grisonne.

—C'est un coq que tu as vu, répondit la maman Souris. Or, un coq ne fait mal à personne.

—Mais il est effrayant!" dit Grisonne.



Puis, la petite souris grise dit: "Mais, maman, le chat à l'air si bon!

—Écoute, dit la maman Souris, écoute bien ceci: On ne peut pas toujours dire, d'après la mine, que celui-ci est bon et que celui-là est méchant.

"Et si tu veux ne pas te faire attraper et te faire manger, fais bien attention à cela!"



Le lutin-cordonnier

À la recherche du pot d'or

Il était une fois un petit garçon qui s'appelait Jeannot.

Un jour, Jeannot dit à sa mère: "Maman, j'ai entendu dire qu'il y a dans le bois un lutin qui sait où il y a un pot d'or. Si je puis l'attraper, j'aurai l'or et je n'aurai jamais besoin de travailler.

—J'ai entendu parler de ce lutin-là, moi aussi, dit la maman de Jeannot. On dit que c'est un cordonnier. Mais personne n'a jamais pu l'attraper. Je crois que tu ferait mieux de travailler, Jeannot.

—Voulez-vous bien que j'aille essayer? demanda Jeannot. Il n'y a pas de mal à essayer, n'est-ce pas?

—Fais ce que tu veux, répondit sa mère. C'est du temps perdu, je le sais. Mais c'est le temps des vacances, et c'est une manière de t'amuser. Va."

Tous les jours, Jeannot s'en allait dans le bois. Il allait lentement. Il regardait à droite, à gauche, dans les arbres, sous les feuilles, sous les vieux troncs d'arbres, il regardait partout. Mais il ne trouvait jamais rien.

Un jour qu'il était fatigué, il s'assit au pied d'un arbre. Il écoutait. Tout à coup il entendit:

Tic, tic, tic, tic,
Tic, tic, tic, tic.

"C'est le marteau du lutin! s'écria-t-il. C'est son marteau de cordonnier!"

Puis, Jeannot entendit une toute petite voix. C'était le lutin qui chantait. Voici ce qu'il chantait:

> Je n'ai pas une belle mine,
> Mais je sais faire une bottine.
> Turlututu,
> Chapeau pointu.

Jeannot s'approcha lentement et sans faire de bruit. Tout à coup, il vit un tout petit homme au pied d'un arbre.



Jeannot s'approcha encore du lutin. Le petit marteau de cordonnier faisait:

Tic, tic, tic, tic,
Tic, tic, tic, tic,

presque sous le nez de Jeannot.

"C'est bien lui! se dit Jeannot. Il ne faut pas qu'il se sauve. Je vais avoir les yeux sur lui tout le temps."

Jeannot s'approcha tout près du lutin.

"Bonjour!" dit Jeannot.

Le lutin n'entendit pas ou fit semblant de n'avoir pas entendu.

Pendant ce temps-là, Jeannot regardait le lutin tout le temps.

"Tu sais, n'est-ce pas, où est le pot d'or? lui demanda Jeannot. Viens me montrer où il est."

Le lutin ne répondit pas, mais il dit: "Oh! un de mes clous vient de tomber à terre. Aide-moi donc à le trouver."

"Qu'il est fin! se dit Jeannot. Il veut me faire chercher son clou et, pendant ce temps-là, se sauver. Mais je suis fin, moi aussi. Je vais garder les yeux sur lui."

Jeannot se mit à genoux et fit semblant de chercher le clou.

Pouf! Le lutin souffla dans la poussière, et la poussière alla dans les deux yeux de Jeannot. Quand Jeannot ouvrit enfin les yeux, le petit cordonnier était parti.



Jeannot avait encore les yeux rouges quand il arriva chez lui. Il raconta à sa mère ce qui était arrivé.

"Tu ferais mieux, je crois, lui dit sa mère, de ne plus y aller. Ce lutin est trop fin pour nous."

Jeannot essaye encore

Mais Jeannot voulait essayer encore une fois.

"Je l'ai trouvé une fois, dit-il, je puis le trouver une autre fois. Et cette fois-ci, il se fera jouer un tour."

Jeannot alla donc se promener de nouveau dans le bois. Il y alla plusieurs fois sans trouver le lutin.

Mais un jour qu'il allait vers l'étang, il entendit tout à coup:

Tic, tic, tic, tic,
Tic, tic, tic, tic.

"C'est lui!" se dit Jeannot.

Puis, Jeannot entendit la petite voix qui chantait:

Je n'ai pas une belle mine,
Mais je sais faire une bottine.
Turlututu,
Chapeau pointu.

Jeannot continua son chemin vers l'étang. Mais il allait plus lentement et faisait attention de ne pas faire de bruit.

En même temps que la petite voix chantait, le marteau faisait:

Tic, tic, tic, tic,
Tic, tic, tic, tic.

Jeannot s'approcha si doucement qu'il était tout près du lutin, et le lutin ne l'avait pas encore vu.

"Pour qui fais-tu cette bottine?" dit Jeannot. Le lutin fut très surpris.

"Est-ce pour une fée? continua Jeannot.

—Ça, c'est un secret," répondit le lutin.

Jeannot s'approchait de plus en plus. Mais cette fois-ci, il approchait aussi sa main droite. "Pourquoi travailles-tu si fort? demanda-t-il au lutin.

—Tout le monde doit travailler," répondit le lutin. Puis le lutin continua: "Comment se fait-il que tu ne travailles pas, toi? Pourquoi laisses-tu les vaches manger le blé dans ce champ-là?"

Jeannot allait regarder, quand tout à coup il pensa: "C'est un tour du lutin."

À ce moment-là, Jeannot était tout près du lutin. Vite, il le prit dans sa main droite.



"Enfin, je te tiens! dit Jeannot. Dis-moi où est le pot d'or ou bien je vais te faire mal. Dépêche-toi!

—Alors, allons-y," dit le lutin.

Jeannot tenait le lutin dans sa main, et le lutin lui disait où aller. Le lutin le faisait aller de temps en temps à droite, et de temps en temps à gauche. Enfin, il lui dit de s'arrêter.

"Il est ici, le pot d'or, dit le lutin, dans la terre, sous cet arbre.

—Alors, il faut que j'aille me chercher une pelle," se dit Jeannot. Puis il se mit à penser: "Comment est-ce que je vais savoir où est cet arbre? Tiens! je sais comment."

Il prit sa cravate, la passa autour de l'arbre et l'attacha. Pendant ce temps-là, il tenait le lutin sous son bras.



"Ne me laisses-tu donc pas partir maintenant? demanda le lutin.

—Non, répondit Jeannot, pas si tu ne me promets pas de laisser ma cravate où je viens de la mettre.

—Je te le promets, dit le petit lutin. Maintenant, laisse-moi aller. Il faut que j'aille travailler à mes bottines."

Jeannot mit le lutin à terre et dit: "Merci de m'avoir dit où est le pot d'or.

—Adieu!" dit le lutin de sa toute petite voix. Et il disparut à l'instant même.

Jeannot courut à toutes jambes chercher une pelle. En un rien de temps, il en avait trouvé une.

Il courut aussitôt vers le bois, sans prendre le temps d'aller dire à sa mère qu'il savait où était le pot d'or.

Il arriva bientôt au bois.

Mais quelle surprise pour Jeannot! Il y avait des cravates tout comme la sienne autour de tous les arbres!



Jeannot laissa tomber sa pelle et s'assit sur un vieux tronc d'arbre. Il était bien triste! Il regardait tous ces arbres et toutes ces cravates.

"Le lutin, pensa-t-il, a tenu sa promesse, mais en même temps, il vient de me jouer un autre tour. Je suis où j'en étais les premiers jours! Le pot est ici, dans le bois, mais sous quel arbre? Il y en a tant!"

Jeannot avait le coeur bien gros!

"Maman avait raison, se dit-il. Ce lutin est trop fin pour nous."

Il se leva, prit sa pelle et s'en alla lentement vers la maison.

"J'en ai assez, se dit-il en s'en allant. J'ai appris, moi aussi, qu'il vaut mieux travailler pour faire de l'argent que de passer son temps à chercher le pot d'or."

Les trois cochons

Ils s'en vont dans le monde

Il y avait une fois trois petits cochons qui vivaient avec leur mère. On les appelait Blanchet, Noiraud et Bicolore.

Un jour, Blanchet dit a sa mère: "Maman, ne pensez-vous pas qu'il est temps pour nous d'aller dans le monde et de nous faire chacun une maison?

—Oui, dit la mère. Mais faites bien attention au loup!"

Le lendemain matin, de bonne heure, on vit les trois petits cochons partir.

Blanchet vit un homme qui avait de la paille. Il courut à l'homme et lui dit: "Voulez-vous bien me donner de la paille? Je veux me faire une maison."

L'homme lui donna beaucoup de paille, et Blanchet se fit une maison.



À quelque temps de là, le loup arriva. Blanchet entendit toc, toc, à la porte. Il alla voir par la fenêtre.

"Petit cochon, dit le loup de sa grosse voix, laisse-moi entrer.

—Non! dit Blanchet. Par les poils de ma barbiche, tu n'entreras pas!

—Alors, dit le loup, je vais souffler et souffler jusqu'à ce que ta maison tombe."

Il se mit à souffler et à souffler, et la maison tomba.

Il sauta aussitôt sur Blanchet, et en peu de temps il l'eut mangé.

Noiraud vit un homme qui avait des planches. Il courut à lui.

"Donne-moi des planches, s'il te plaît, dit-il à cet homme. Je veux me faire une petite maison."

L'homme donna à Noiraud toutes les planches qu'il voulait, et le petit cochon se fit une maison.

Quelques jours après, le loup arriva. Il frappa à la porte et dit: "Petit cochon, laisse-moi entrer.

—Tu es le méchant loup, dit Noiraud. Par les poils de ma barbiche, tu n'entreras pas ici!

—Alors, dit la grosse voix du loup, je vais souffler, souffler et puis souffler, jusqu'à ce que ta maison tombe."

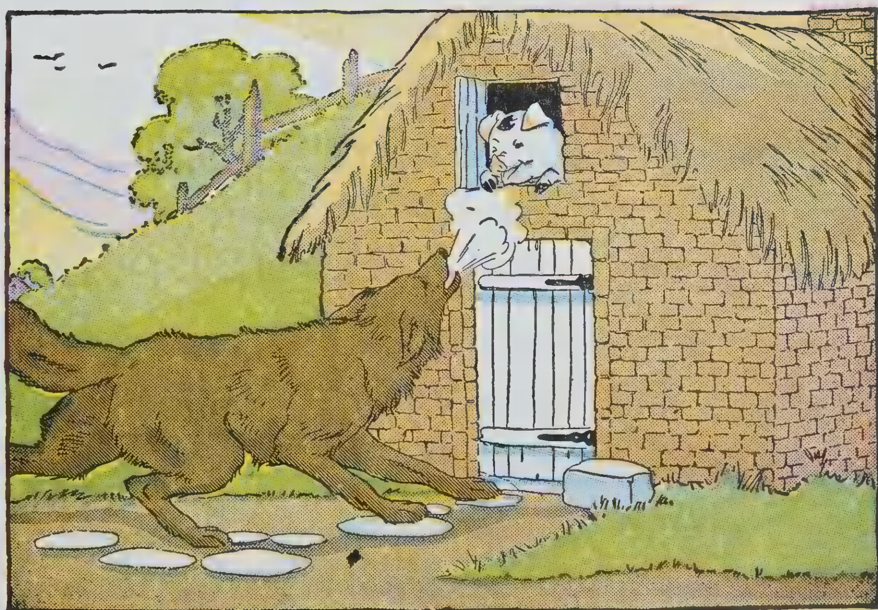
Il se mit donc à souffler et à souffler, puis à souffler et à souffler encore, et la maison tomba. Puis il mangea Noiraud.

Bicolore rencontra un homme qui avait des briques.

"Donnez-moi des briques, s'il vous plaît, dit-il à l'homme. Je voudrais me bâtir une maison."

L'homme donna beaucoup de briques à Bicolore, et Bicolore se bâtit une belle maison.

Quelque temps après, le loup arriva et frappa à la porte.



"Petit cochon. dit le loup, laisse-moi entrer.

—Tu es le méchant loup, dit Bicolore. Par les poils de ma barbiche, tu n'entreras pas.

—Alors, dit le loup, je vais souffler jusqu'à ce que ta maison tombe."

Il se mit à souffler et à souffler, à souffler encore, et puis à souffler, mais la maison de briques ne tomba pas.

Le loup revient

Le lendemain, le loup arriva de nouveau. Il parlait doucement, cette fois-ci. "Petit cochon, dit-il, aimes-tu les navets?

—Beaucoup, répondit Bicolore.

—Il y en a des gros dans le champ que tu vois là-bas, dit le loup. Demain, j'irai te montrer où ils sont.

—À quelle heure? demanda Bicolore.

—À six heures," répondit le loup.

Mais le lendemain matin, Bicolore se leva à cinq heures, et vite il courut au champ se chercher un panier de navets.

À six heures, le loup arriva. Il alla tout près de la porte et dit: "Petit cochon, ne viens-tu pas?

—Non, répondit Bicolore, j'y suis allé il y a une heure. Je suis en train d'en faire cuire une potée."

Comme le loup était fâché! Tout de même, il dit doucement: "Je sais où il y a de bonnes grosses pommes rouges. Veux-tu venir en chercher avec moi demain matin, de bonne heure?

—À quelle heure? demanda Bicolore.

—À cinq heures," répondit le loup.

Mais le lendemain matin, Bicolore se leva à quatre heures, et vite il courut au pommier se chercher un panier de belles grosses pommes rouges.



Bicolore était encore dans le pommier quand le méchant loup arriva.

"Tu es pris!" s'écria le loup.

Mais Bicolore savait se tirer d'affaire. "Voici une bonne pomme," dit-il au loup.

Il fit rouler une pomme sur l'herbe aussi loin qu'il put. Et pendant que le méchant loup courait après la pomme, Bicolore descendit du pommier et courut chez lui.

Quelques jours après, le loup arriva de nouveau.

"Il y a une exposition en ville, dit-il à Bicolore. N'aimerais-tu pas y aller?

—Si, répondit le petit cochon blanc et noir, j'aimerais beaucoup aller voir une exposition. De plus, j'ai affaire en ville. À quelle heure y vas-tu?

—À neuf heures," répondit le loup.

Mais Bicolore se leva à sept heures, et courut à la ville. Il n'alla pas s'amuser à l'exposition. Il alla au magasin s'acheter une baratte, puis il retourna chez lui par un autre chemin.

Pendant ce temps-là, le loup était à la recherche de Bicolore.

Arrivé sur le haut d'une côte, Bicolore aperçut le loup au bas de la côte. Le loup venait vers lui, et il avait l'air très fâché.

Vite, Bicolore se mit dans la baratte.

À peine le petit cochon fut-il dans la baratte, que la baratte se mit à rouler vers le bas de la côte. Et plus elle roulait, plus elle allait vite.

Quand le loup la vit venir vers lui, il eut si grand'peur qu'il se sauva à toutes jambes. Il n'avait jamais vu un animal comme celui-là.

Le lendemain, il arriva de bonne heure à la maison de Bicolore.

"Es-tu allé à l'exposition? dit Bicolore.

—Non, répondit le loup. J'y allais quand tout à coup j'ai vu venir vers moi un animal effrayant qui s'est mis à courir après moi! J'ai eu si grand'peur que je suis allé me cacher chez moi!"

Bicolore se mit à rire: "Ha! Ha! Ha! Je t'ai fait peur! C'était moi qui étais dans une baratte! J'étais allé l'acheter en ville, et je m'en revenais!"



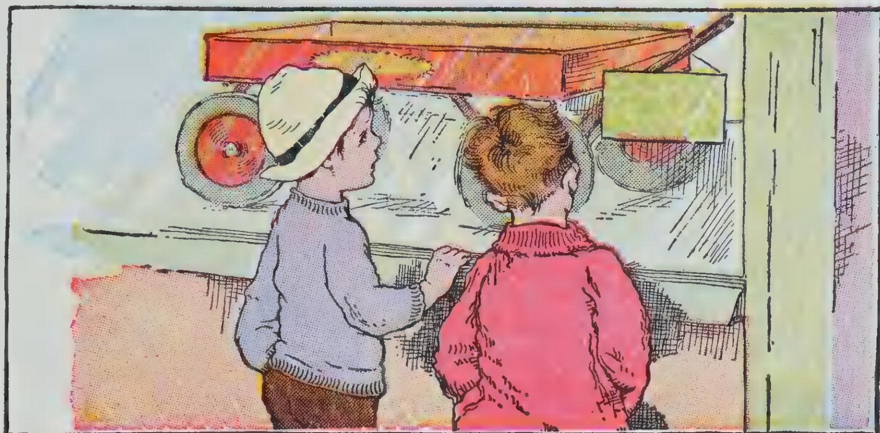
Le loup se fâcha si fort qu'il dit: "Je vais entrer par la cheminée et te manger!"

Vite, le petit cochon fit un grand feu. Et quand le loup descendit, il tomba la tête la première dans la potée d'eau.

Jamais, après ce temps-là, le loup n'alla à la maison du cochon noir et blanc.

DU TRAVAIL POUR TOUS





Le petit camion rouge

Il y avait une fois, dans un magasin, un joli camion rouge.

Joseph et Jeannot allaient souvent à ce magasin voir les jouets. Il y avait des trains, des autos, des balles, et beaucoup d'autres jouets. Mais ce que Joseph et son ami Jeannot aimaient le mieux, c'était le petit camion rouge.

"J'aimerais bien l'avoir! disait Jeannot.

—Il y a tant de choses que je pourrais faire avec ce camion!" disait Joseph.

Un jour, l'homme qui tenait ce magasin entendit les deux petits garçons.

"Je me demande, se dit-il, qui des deux aura ce camion."

Un jour, la mère de Jeannot dit: "Veux-tu bien, Jeannot, aller au magasin pour moi? Je voudrais des oeufs, du beurre et du sucre. J'en ai besoin pour faire un gâteau.

—Oui, maman, répondit Jeannot. J'irai tout à l'heure."

À ce moment-là, Jeannot s'amusait avec sa toupie. Il continua à s'amuser et oublia d'aller au magasin.

À peu près dans le même temps, Joseph entendit sa mère qui l'appelait. Il courut voir ce qu'elle voulait.

"Voudrais-tu aller au magasin pour moi? lui dit-elle.

—Avec plaisir, maman," dit Joseph. Et il alla tout de suite au magasin.



Sur son chemin, Joseph passa près de Jeannot, qui s'amusait avec sa toupie.

"Hé! Hé! Joseph! dit Jeannot, regarde comme ma toupie neuve va longtemps! Attends donc une minute!

—Non, dit Joseph, je n'ai pas le temps. Je vais au magasin pour maman."

À quelque temps de là, Joseph passa de nouveau. Il avait plusieurs paquets.



Ce soir-là, qui était un soir d'automne, Joseph alla aider son père à ramasser des feuilles dans le jardin.

"Je pourrais faire cela tout seul, dit Joseph, si j'avais un petit camion."

Le père de Jeannot alla, lui aussi, dans son jardin ramasser des feuilles. Mais Jeannot oublia d'aller lui aider. Il alla s'amuser à jouer à la balle.

Une après-midi, en s'en allant à l'école, les deux petits garçons s'arrêtèrent devant le magasin où était le camion rouge.

"Qu'est-ce qu'il y a sur le papier qui est sur le camion?" demanda Jeannot.

Joseph regarda le papier. "*Vendu*, dit-il. Il est vendu!"

Les deux petits garçons se regardèrent sans dire un mot, puis ils s'en allèrent lentement à l'école. Ils étaient tristes.

Cette nuit-là, Joseph ne dormit pas très bien. Il pensait souvent au petit camion et au mot *Vendu*. Aussi, le lendemain matin, ouvrit-il les yeux de bonne heure.

Tout à coup, il aperçut quelque chose qui le fit sauter à bas de son lit. Le camion rouge était là, dans sa chambre!

Dans le camion rouge Joseph trouva un papier qui disait: "À un petit garçon qui aime à aider. Bonne fête!"



À la campagne

Cet été-là, pendant les vacances, Léo, François et leur soeur Mina allèrent chez leur grand-père.

Leur grand-père vivait à la campagne. C'était un fermier. Il avait une grande terre et beaucoup d'animaux.

Léo, François et Mina aimaient beaucoup la campagne. Ils aimaient les arbres et les champs.

Ils aimaient aussi aider leur grand-père et leur grand'mère.

Une après-midi, le courrier avait une lettre pour les enfants. C'était une lettre de leur mère.

Mina ouvrit la lettre et se mit à lire.

"Oh! s'écria-t-elle tout à coup, maman et papa viennent nous voir samedi!

—Dans quatre jours!" dit François.

Ils allèrent tous les trois en courant dire cela à leur grand'mère.

"Nous voulons faire quelque chose pour eux, grand'mère! dit Mina. Qu'est-ce que nous allons faire?

—Faisons du beurre? demanda Léo. Il y a une baratte à la cave.

—Je le veux bien, dit la grand'mère.

—Oh! je sais autre chose que nous pouvons faire, dit Mina. Allons cueillir des bleuets pour leur faire une tarte!

—Il y en a le long des clôtures," dit la grand'mère.



Ce soir-là, après souper, les enfants allèrent chercher les vaches. Plus tard, ils allèrent chercher le lait.

Arrivé à la maison, Léo dit à sa bonne grand'mère: "Nous avons assez de temps pour faire le beurre avant d'aller nous coucher. Allons chercher la baratte!"

La grand'mère se mit à sourire. Puis elle dit: "Non, Léo. On ne fait pas le beurre avec le lait. On ne prend que la crème. Et la crème, mon cher Léo, ne sera pas prête avant samedi matin."

Le lendemain matin, les enfants étaient debout avant sept heures.

Après le déjeuner, leur grand'mère leur dit: "Qu'est-ce que vous pensez faire aujourd'hui?

—Cueillir des bleuets, répondit Mina.

—C'est bien, dit la grand'mère. Allez cueillir des bleuets maintenant, et après le dîner, vers deux heures, j'irai avec vous trois au bord de la mer."

Comme les enfants étaient contents! Ils aimaient beaucoup s'amuser dans l'eau et dans le sable.

Ils allèrent donc, tout d'abord, cueillir des bleuets. Ils en trouvèrent beaucoup. Leur grand'mère en était très contente.

"Il y en a assez pour quatre tartes," leur dit-elle.

Pendant l'après-midi, ils allèrent tous au bord de la mer.



Enfin, le samedi arriva. Après déjeuner, vers huit heures, Léo, François et leur soeur Mina allèrent à la cave chercher la vieille baratte.

Leur grand'mère mit la crème dans la baratte et leur montra comment on fait le beurre. Puis, elle leur dit: "Qui va essayer le premier?

—Mina," répondit Léo.

Mina se mit à l'instant à faire le beurre. Puis, elle donna sa place à son frère Léo. Ensuite, ce fut le tour de François. Ainsi, la baratte allait tout le temps.

De temps à autre, la grand'mère venait regarder la crème dans la baratte.

Une bonne fois, elle dit: "Venez voir!"

Les enfants allèrent près de la baratte.

"Voyez-vous, dit-elle, les morceaux de beurre? Dans cinq minutes il sera fini."

Cinq minutes après, la grand'mère alla à la baratte et sortit le beurre. Il y en avait deux livres. Il y avait aussi une grande casserole de lait de beurre.

"Merci, mes enfants, dit la grand'mère. Cela fera grand plaisir à votre papa et à votre maman."

Comme Mina, Léo et François étaient contents d'avoir fait ce beurre!

Pendant l'après-midi, la grand'mère fit cuire une tarte aux bleuets, un gâteau et des biscuits sucrés. Léo et François, eux, allèrent chercher du bois, et Mina mit la table pour le souper.

Tout à coup, un auto arriva. C'étaient le père et la mère des trois enfants. En un rien de temps, Léo, François et Mina étaient dehors dans les bras de leur papa et de leur maman.

"Nous avons fait quelque chose pour vous! dit Mina.

—C'est une surprise! dit Léo.

—C'est quelque chose de bon à manger," dit François.

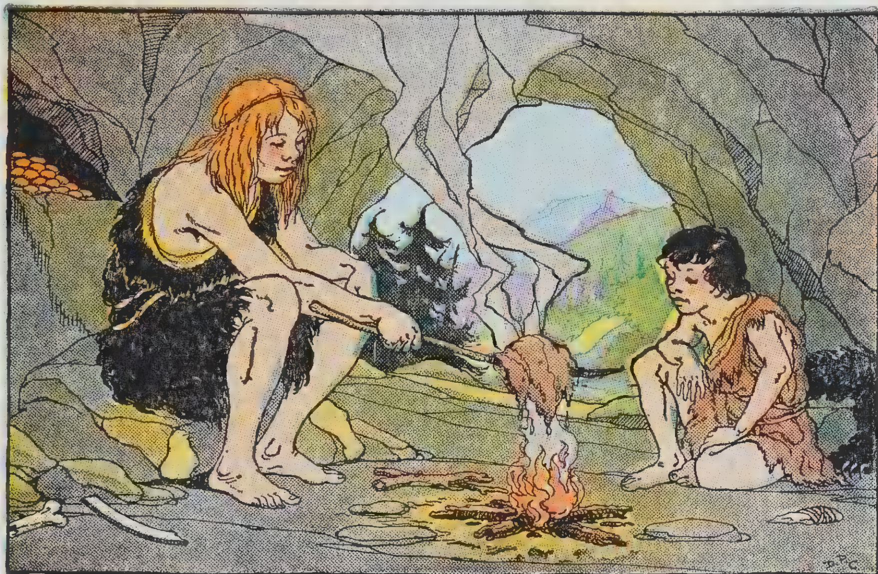
Dix minutes après, tout le monde était à table. Voici que la grand'mère dit:

"Vous voyez ce beurre? Ce sont vos petits enfants qui l'ont fait."

Un peu plus tard, Mina alla chercher la tarte aux bleuets.

"Ce sont eux qui sont allés cueillir ces bleuets, dit encore la grand'mère.

—Vous avez de bons enfants, dit le vieux grand-père. Ils n'ont pas peur du travail."



L'histoire du premier bol

Abdon et son premier bol

Il fut un temps qu'il n'y avait pas de maisons du tout sur la terre. Tout le monde vivait sous terre, dans des trous.

Dans ces trous, il n'y avait pas de lits, ni tables, ni chaises, ni bols, ni pots, ni casseroles.

C'est en ce temps-là que vivait un petit garçon qui s'appelait Abdon.

Abdon aimait bien s'amuser avec les autres enfants. Mais il aimait surtout à s'amuser avec la vase jaune qui se trouvait au bord de la rivière.

Il allait souvent s'asseoir près de la rivière. Il prenait de la vase jaune et faisait des boules. Pour faire ces boules, il roulait de la vase sur des pierres.

Un jour, il fit une grosse boule. Ensuite, il fit un trou rond dans la boule avec un petit morceau de bois.

"Cela ressemble, se dit-il, aux grosses coques de noix que maman prend pour aller chercher de l'eau!"

À ce moment-là, il vit, pas bien loin, des enfants qui s'amusaient dans l'eau. Il courut à eux et oublia ses boules.

Le lendemain matin, il pensa à ce qu'il avait fait à sa grosse boule de vase. Il courut aussitôt la voir.



Elle était dure! Il la prit et courut la montrer à sa mère.

Sa mère la prit dans ses mains, la regarda un instant, puis elle demanda à Abdon: "Où as-tu pris cela?"

Abdon se mit à sourire. Puis il dit:

"C'est moi qui l'ai fait. J'ai fait ça avec de la vase. Ne pensez-vous pas que ça ferait bien pour aller chercher de l'eau à la rivière?

—Nous allons voir cela tout à l'heure, répondit la mère d'Abdon. J'ai soif. Va me chercher de l'eau fraîche."

Abdon courut aussitôt à la rivière avec son bol.

Deux minutes après, il arrivait avec de l'eau. Il donna le bol à sa mère. Sa mère regarda dans le bol.

"Cette eau est trouble," dit-elle.

Abdon regarda, lui aussi, dans le bol.

"Elle n'était pas trouble, maman, dit-il, quand je suis parti de la rivière.

—Cela veut donc dire, mon garçon, dit sa mère, qu'on ne peut pas aller chercher de l'eau avec cela."

À ces mots, elle jeta le bol dans le feu.

Pauvre Abdon! Il était bien triste. Il regarda quelque temps son bol dans le feu, puis il sortit lentement. Il n'avait plus envie d'aller s'amuser avec de la vase.



Le joli bol rouge

À quelque temps de là, Abdon entra dans la maison. Il pensa aussitôt à son bol, et regarda vers le feu.

"Oh! s'écria-t-il. Il est rouge! Comme il est beau!"

Il prit un long bâton et sortit son bol du feu. Il était beaucoup trop chaud pour le prendre. Mais quelques minutes après, il le prit avec ses mains.

"Il est bien plus beau qu'avant, se dit le petit garçon. Mais il y a un morceau de cassé. Je crois que je sais ce qu'il faut faire pour le réparer!"

Il courut à la rivière et mit son bol rouge dans l'eau. Après un bout de temps, il le prit de nouveau.

"Il est encore dur, se dit-il. Je ne pourrai pas le réparer!"

Mais alors il pensa tout à coup: "L'eau ne devient pas trouble dedans. Oh! je sais maintenant comment faire un bol pour aller chercher de l'eau!"

Il prit de la vase, la roula sur une pierre, et fit une grosse boule. Puis, il fit un grand trou rond dans la boule. Il avait fait ainsi un autre bol. Ensuite, il mit ce bol sur une pierre, au soleil.

Ce soir-là, quand tout le monde fut couché, Abdon mit son bol dans le feu.

Le lendemain matin, son gros bol était rouge, comme le premier. Abdon le sortit du feu. Quand il fut froid, il alla à la rivière chercher de l'eau pour sa maman.

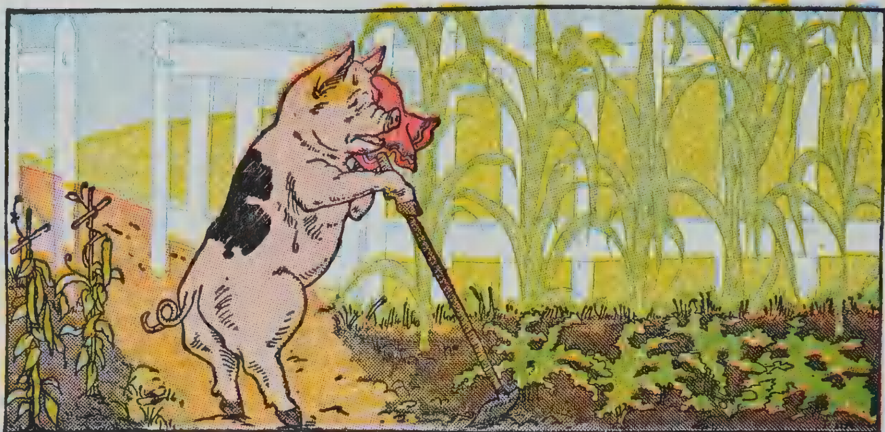
Il arriva à sa mère en courant. "Maman, dit-il, j'ai fait un autre bol. L'eau ne devient pas trouble dans celui-ci!"

Sa mère regarda dans le bol. "Tu as raison," dit-elle.

Ce fut le premier bol. Et c'est Abdon, un petit garçon, qui le fit.

Après ce temps-là, Abdon fit beaucoup de bols. Il fit même des pots. Et il montrait aux autres comment en faire.





Bicolore et son jardin

Bicolore avait un beau jardin derrière sa maison de briques. Il avait dans ce jardin tout ce qu'un cochon pouvait désirer manger.

C'est là que Bicolore passait presque tout son temps. Il y était de bonne heure le matin, et souvent il y était assez tard le soir.

Aussi, son jardin faisait-il l'envie de ses voisins. Et l'on venait de loin pour voir le beau jardin de Bicolore.

Mais un jour, Bicolore se mit à penser: "J'ai un beau jardin, mais je travaille fort. Je travaille trop fort. Il doit y avoir du travail plus facile que ça. Il n'y a pas de mal à aller essayer d'en trouver."

Bicolore partit donc à la recherche d'un travail plus facile.

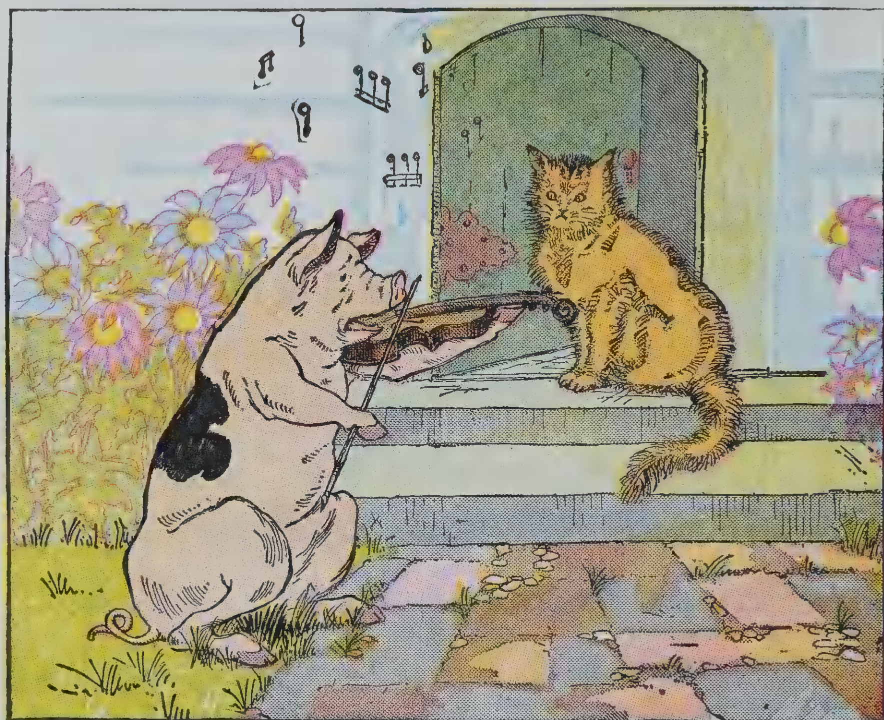
Il n'était pas encore bien loin, quand tout à coup il entendit de la musique. Il s'arrêta et se mit à écouter. Puis, il aperçut un beau chat jaune qui jouait du violon devant la porte d'une maison.

"Voilà ce qu'il me faut, se dit-il. Ça doit être plus facile que de travailler dans un jardin du matin jusqu'au soir."

Il alla trouver le chat et lui dit: "Bonjour, M. le Chat.

—Bonjour, dit le chat.

—M. le Chat, dit Bicolore, voudrais-tu bien me montrer à jouer du violon?



—Avec plaisir, répondit le chat. Tiens, voici mon violon. Essaye tout de suite."

Bicolore prit le violon et essaya de jouer. Mais ce n'était pas de la musique. Le violon faisait: Coui, coui, coui!

"Ce n'est pas de la musique que je fais là, dit Bicolore. Ah! je crois que je ne peux pas apprendre à jouer du violon!

—Si, tu peux apprendre, dit le chat, mais il faut des heures et des jours de travail avant de savoir jouer.

—Alors, dit Bicolore, je ne saurai jamais jouer du violon. C'est encore plus dur que de travailler dans un jardin. Je vais chercher autre chose. Adieu!"

Un peu plus loin, il vit un chien dans la cuisine d'une grosse maison de pierre. Ce chien faisait du beurre.

"Cela a l'air facile," se dit Bicolore.

Il alla trouver le chien.

"M. le Chien, dit-il, voudrais-tu bien me montrer à faire du beurre?

—Avec plaisir," répondit le chien.

Le chien lui donna sa place.

Après un bout de temps, Bicolore était fatigué. Il s'arrêta pour souffler un peu.

"Non, dit le chien, il ne faut pas arrêter quand on fait du beurre."

Bicolore se mit à penser: "C'est plus dur que de travailler dans mon jardin."

Il se leva et dit au chien: "Reprends ta baratte. Je ne veux pas apprendre à faire du beurre. Je vais chercher autre chose. Adieu!" Et il partit.

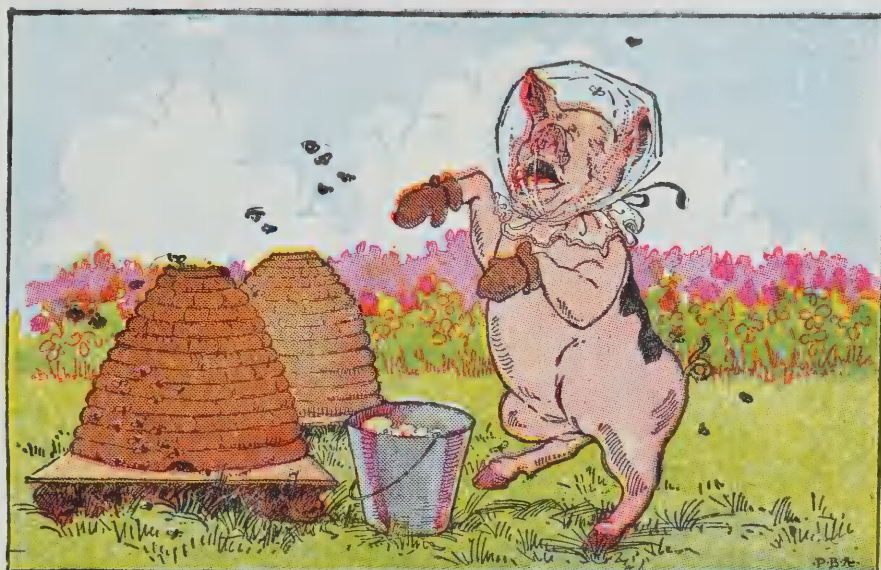
Il aperçut bientôt un homme qui prenait le miel dans ses ruches.

"Voici quelque chose qui a l'air facile," se dit-il. Il courut à l'homme.

"Monsieur, dit Bicolore, avez-vous besoin de quelqu'un pour vous aider à faire cela? Je cherche du travail.

—Oui, répondit l'homme, j'ai besoin de quelqu'un. Tu peux t'y mettre tout de suite."

Bicolore se mit aussitôt au travail. Mais les abeilles étaient loin de l'aimer. Elles se mirent à le piquer sur le dos et sur les jambes.



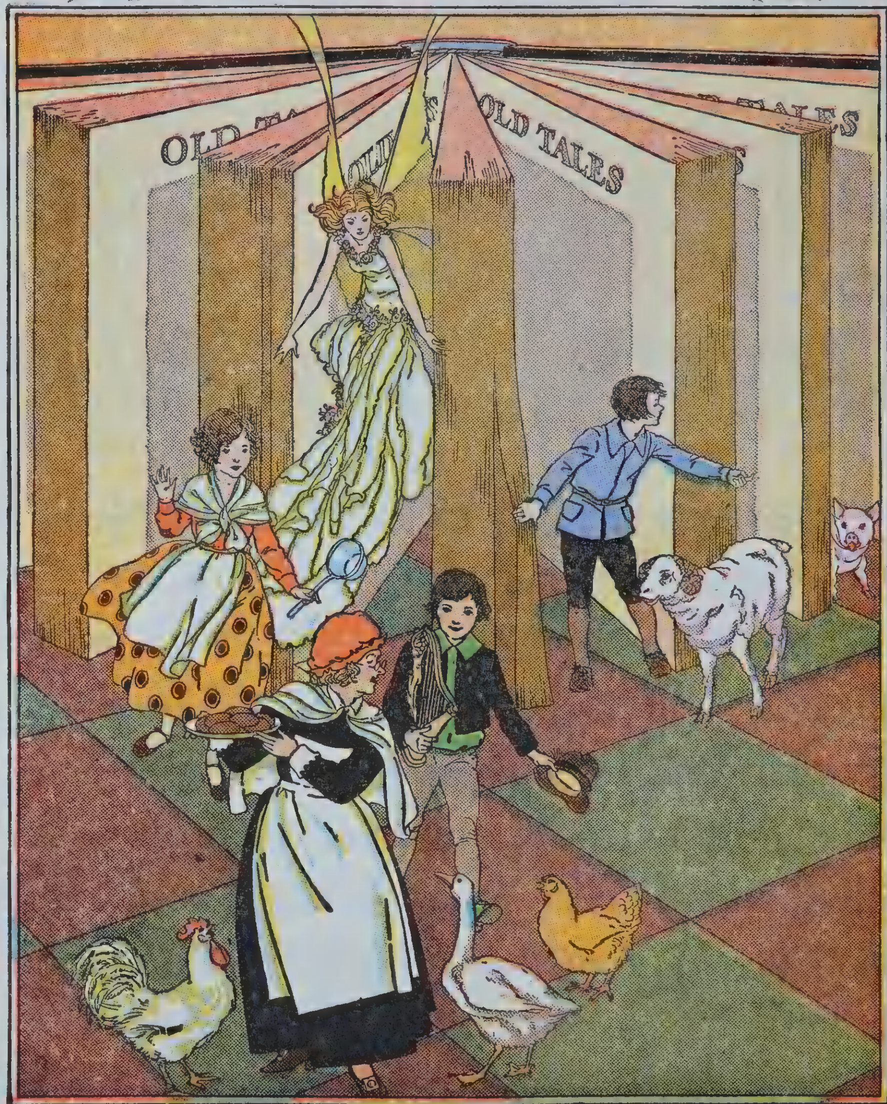
"Oh! que ça fait mal! dit le cochon.

—Elles me font mal, à moi aussi, de temps en temps, dit l'homme, mais je prends le miel tout de même. Il faut que tu essayes de nouveau.

—Non! Non! dit Bicolore. J'en ai assez! Je m'en vais chez moi travailler dans mon jardin. J'ai appris qu'il n'y a pas de travail facile. Adieu!"

Il retourna donc à son jardin.

CONTES D'AUTREFOIS





La vieille femme et les gâteaux

Il y avait une fois une vieille femme qui faisait des gâteaux.

Elle avait, ce jour-là, une robe noire, un tablier blanc et un bonnet rouge.

Vers onze heures du matin, un pauvre arriva à sa porte. "J'ai grand'faim, madame! dit-il. Donnez-moi un de vos gâteaux, s'il vous plaît.

—Ces gâteaux-ci sont trop gros pour toi, dit la vieille femme. Attends."

La vieille femme fit un tout petit gâteau. Elle le roula plusieurs fois sur sa planche. Puis, elle le mit dans son four.

Mais le petit gâteau devint aussi gros que les autres.

"Je ne te donnerai pas ce gâteau-là, dit la vieille. Il est bien trop gros pour toi."

Elle se mit donc à faire un autre gâteau, beaucoup plus petit que le premier. Elle le roula longtemps sur sa planche. Puis elle le mit dans son four.

Mais il devint aussi gros que le premier.

"Je ne te le donnerai pas, dit la vieille femme. Je vais t'en faire un autre."

Cette fois-ci, elle en fit un tout petit, gros comme une fève.

"Il sera assez gros pour toi," dit-elle au pauvre.

Mais il devint aussi gros que les autres.

"Je ne te donnerai pas celui-ci non plus! dit la femme au bonnet rouge. Va-t'en!"

Le pauvre vieux s'en alla donc de chez la vieille femme sans avoir eu à manger.

Aussitôt après, la vieille femme prit une chaise, s'assit et se mit à manger un de ses gâteaux.

Mais alors, voici que quelque chose de merveilleux arriva. Elle se mit à devenir toute petite et à se changer en oiseau.

Elle s'aperçut d'abord que son nez était un bec pointu. Bientôt après, ses deux bras étaient des ailes noires, et à la place de ses pieds elle avait des griffes pointues.

Elle avait encore sa robe noire, son tablier blanc et son bonnet rouge, mais tout cela était de la plume!

Il n'y avait plus de vieille femme. C'était maintenant un petit oiseau noir, blanc et rouge.

Vous l'avez peut-être vu cet oiseau. On le voit sur les troncs d'arbres. Il monte ou descend. Il cherche des insectes et des vers. C'est ce qu'il mange maintenant.

Vous l'avez peut-être entendu, aussi. Il fait du bruit comme s'il frappait avec un petit marteau. C'est avec son bec qu'il fait ce bruit.

Il a un tablier blanc, une robe noire et un bonnet rouge. On l'appelle, dans notre pays, le *pic à tête rouge*.





La casserole merveilleuse

Il était une fois une petite fille qui avait très bon coeur. Elle vivait avec sa mère près d'un grand bois.

Une nuit d'été qu'il faisait très chaud, sa mère tomba malade.

"Que j'aimerais, dit la malade, avoir de la bonne eau fraîche!

—J'irai vous en chercher, maman," dit la petite fille.

Elle alla à la cuisine, prit une petite casserole et courut au puits.

Mais le puits était à sec.

"Qu'est-ce que je vais faire? se dit la petite fille. Pauvre maman, je vois bien que si elle n'a pas d'eau fraîche, elle ne pourra pas dormir!"

Elle se mit donc à penser. Tout à coup elle pensa à la source qui était dans le bois. "J'irai à la source, se dit-elle. Il fait noir, mais je n'ai pas peur."

Elle partit donc. Il faisait très noir. Il n'y avait pas de lune. Elle trouva, enfin, le petit chemin qui allait à la source.

Dans le bois, il faisait encore plus noir qu'en dehors du bois. Une fois, elle tomba et se fit mal. Mais elle continua son chemin.

"Je ne dois pas penser à moi-même, se dit-elle. Il faut que je trouve la source."

Enfin, elle trouva la source, prit de l'eau et partit pour s'en revenir.

Sur son chemin, elle rencontra un petit chien. Le petit chien regarda la casserole et se mit à japper.

"Il a soif! se dit la petite fille. Il fait pitié!"

Elle mit de l'eau dans sa main et mit sa main près du nez du chien. Le chien but toute l'eau.

Aussitôt, une chose merveilleuse arriva. La casserole se changea en argent et devint brillante comme la lune.

La petite fille pouvait voir son chemin un peu mieux, maintenant. Elle s'en alla donc, le plus vite qu'elle put, vers sa pauvre mère.

Mais bientôt, elle rencontra un vieux. Le vieux lui dit:

"Petite fille, peux-tu me dire où il y a de l'eau fraîche? J'ai grand'soif, et tous les puits que je trouve sont à sec!

—J'ai de l'eau fraîche dans ma petite casserole, dit la petite fille. Je m'en vais la porter à ma mère qui est malade. Mais si vous la voulez, j'irai en chercher d'autre pour elle."

Elle donna la casserole au vieux. Le vieux but toute l'eau qu'elle avait.

Aussitôt voici que la petite casserole d'argent se changea en or, et elle devint brillante comme un petit soleil.

Maintenant, la petite fille pouvait voir très bien son chemin. Elle courut à la source, et s'en alla à la maison en courant.

Elle donna la casserole d'or à sa mère et dit: "C'est de l'eau fraîche, ça, maman."

Sa mère prit la petite casserole d'or et but toute l'eau qu'il y avait dedans.

"Comme elle est bonne! dit-elle. Merci, ma bonne enfant! Je crois que je pourrai dormir, maintenant."

Mais voilà qu'aussitôt la casserole d'or se changea en sept diamants! Puis les sept diamants se mirent à monter dans les airs, et se changèrent en étoiles.

Ce sont les sept étoiles brillantes que l'on voit encore souvent, le soir, quand il fait nuit.





Jacques et la fève

Les fèves merveilleuses

Il y avait une fois une femme pauvre qui avait un fils qu'elle appelait Jacques.

Un jour, elle dit: "Jacques, nous n'avons plus d'argent, et nous n'avons plus rien à manger. Va vendre la vache au marché."

Jacques partit avec la vache. Sur son chemin, il rencontra un homme qui avait de jolies fèves dans sa main.

"Veux-tu vendre ta vache? demanda l'homme.

—Oui, monsieur, répondit Jacques. Je vais au marché pour la vendre.

—J'ai ici des fèves merveilleuses, lui dit l'homme. Elles valent plus que des diamants. Je te les donnerai si tu veux me donner ta vache.

—C'est bien," dit Jacques. Il donna la vache et s'en alla chez lui avec les fèves.

Quand sa mère vit les fèves, elle se mit à pleurer. "Plus de vache, et plus d'argent! dit-elle. Et ces fèves ne valent rien!" Elle jeta les fèves par la fenêtre.

Mais alors une chose bien merveilleuse arriva. À sa grande surprise, Jacques trouva, le lendemain matin, qu'une des fèves avait poussé. Elle était si grande qu'il ne pouvait en voir le haut.

"Je savais bien que c'étaient des fèves merveilleuses! s'écria-t-il. Il faut que je monte voir ce qu'il y a là-haut!"



Jacques monte sur la fève

Jacques se mit à monter. Il monta si haut que la terre était loin en bas. Mais Jacques était encore loin du haut.

Quand il était fatigué, il s'arrêtait. Mais alors, il pensait à sa pauvre mère et montait encore.

Enfin, après bien du temps, il arriva au haut de la fève merveilleuse.

"Que c'est beau!" s'écria-t-il.

Il avait devant lui un beau château! Il le regardait encore, quand une jolie fée lui apparut.

La fée lui dit: "Il y avait une fois, dans le beau château que tu vois là-bas, un roi, une reine et leur fils.

"Mais pas loin de là, vivait un géant. Ce géant voulait l'or du roi. Or, une nuit, après que le roi fut endormi, le géant entra dans le château et mit le roi à mort.

"En ce temps-là, la reine et son fils étaient sur la terre. Quand la reine eut appris que le roi était mort, elle n'osa plus monter au château. Et elle est encore sur la terre avec son fils.

"Sais-tu qui est cette reine? demanda la fée.

—Non, répondit le petit garçon.

—C'est ta mère, dit la fée.

—Ma pauvre mère! s'écria Jacques.

—Tout ce qui est dans le château est à vous, continua la fée. As-tu peur d'aller chercher quelque chose au château?

—Je n'ai peur de rien, répondit le petit garçon.

—Alors, dit la fée, va au château chercher la poule aux oeufs d'or et la harpe qui parle."

Jacques monta le long d'un petit chemin, et alla frapper à la porte du château. La femme du géant ouvrit la porte.

"Va-t'en! dit-elle. Si le géant te trouve ici, il te fera mourir! Oh! le voici qui vient! Je l'entends! Vite, cache-toi dans cette petite chambre!"

Jacques avait à peine fermé la porte de la petite chambre que le géant entra. Aussitôt le géant se mit à renifler. Puis, d'une voix qui fit trembler le château, il dit:

"Femme, il y a de la viande fraîche, ici. Je crois que c'est un petit garçon. Va me le chercher.

—C'est la viande que je viens de faire cuire pour ton souper, dit sa femme. Tiens, viens souper."

Après son souper, la géant dit avec un grognement effrayant: "Femme, va chercher ma poule magique."

Sa femme courut chercher la poule magique et la mit sur la table près du géant.

"Bonne poule, dit le géant, donne-moi un oeuf."

Aussitôt la poule lui donna un oeuf d'or.

"Un autre," dit le géant. La poule lui donna un autre oeuf d'or.

"Encore un autre," dit le géant. La poule lui donna encore un autre oeuf d'or.

Le géant prit les trois oeufs d'or, et les mit dans sa poche. Puis il s'endormit.

Jacques avait tout vu par une fente dans la porte. "C'est la poule que la fée m'a dit d'aller chercher," se dit-il.



Jacques ouvrit doucement la porte, alla encore plus doucement prendre la poule, la mit sous son bras et sortit du château.

Vite, il descendit le petit chemin et courut à la fève merveilleuse. Puis il descendit sur la terre.

Comme sa mère fut contente quand elle vit la poule aux oeufs d'or!

Après ce temps-là, Jacques et sa bonne mère n'avaient plus besoin de rien. Ils vivaient heureux.

Mais Jacques n'oublia pas ce que la fée lui avait dit. Il pensait souvent à la harpe magique.

Un jour, il dit: "Maman, il faut que j'aille au château chercher la harpe."

Il partit donc. Il monta sur la fève, alla au château et frappa à la porte.

La femme du géant ne savait pas qui il était. Il était plus grand et avait changé. Elle ne savait pas que c'était le petit garçon qui avait pris la poule aux oeufs d'or. Elle le laissa donc entrer.

Mais aussitôt, le géant arriva. Jacques eut à peine le temps de se cacher.

Le géant se mit à renifler. Puis il dit: "Il y a de la viande fraîche, ici.

—C'est le bon dîner que je viens de te préparer, dit sa femme. Viens dîner."

Le géant fit un grognement et alla se mettre à table.

Après son dîner, le géant dit d'un ton effrayant: "Femme, va chercher la harpe."

Sa femme courut chercher la harpe et la mit sur la table près du géant.

"Harpe, dit le géant, donne-moi de la musique."

Aussitôt la harpe se mit à jouer.

Jacques n'avait jamais entendu une aussi belle musique.

Le géant l'écouta longtemps. Puis il tomba endormi.

Alors, Jacques sortit doucement de sa cachette, prit la harpe et sortit.

Mais comme il sortait, il frappa la harpe contre la porte. Aussitôt la harpe dit: "Géant! Géant! Sauve-moi!"



Le géant sauta debout, et vite comme le vent, il se mit à courir après Jacques. Il courait si vite qu'il ne vit pas une pierre dans son chemin. Son pied frappa cette pierre, et il tomba.

Jacques descendit à terre et courut chercher la hache. Il donna trois, quatre, cinq, six, sept coups de hache à la fève, et la fève tomba. Cric, crac, patatras!

Ce fut la fin du méchant géant.

Aussitôt, la fée apparut à Jacques et lui dit:

"Tu es un garçon brave, Jacques. À l'avenir, tu seras heureux autant qu'on peut l'être sur la terre."



Les animaux se font une maison

Les animaux se sauvent

Il y avait une fois, dans une petite grange, un gros mouton blanc.

Un bon jour, le fermier dit au mouton: "Mange tout ce que tu peux. Je veux aller te vendre au marché dans deux semaines.

—Ah! se dit le mouton blanc, on veut m'engraisser pour me tuer! Mais je ne suis pas encore mort."

Il se mit à frapper contre sa porte: Pan, pan! Cric, crac! la porte s'ouvrit.

"Maintenant, se dit le mouton, je vais aller voir mon ami le cochon."

Le mouton arriva bientôt où se trouvait le cochon.

"Bonjour, mon ami! dit-il au cochon. Tu as beaucoup engraissé depuis que je t'ai vu. Tu as bonne mine!

—Le fermier me donne beaucoup de bonnes choses à manger, dit le cochon.

—Sais-tu pourquoi il te donne tout cela? demanda le mouton.

—Non, répondit le cochon.

—C'est pour t'engraisser, puis te tuer, et ensuite te vendre, dit le mouton.

—Hein? Qu'est-ce que tu dis là? dit le cochon avec un grognement.

—Le fermier me l'a dit ce matin, dit le mouton.

—Je ne veux pas mourir maintenant! dit le cochon.

—Alors, dit le mouton, viens avec moi. Allons nous bâtir une maison loin d'ici."



Le mouton frappa contre la porte: Pan, pan! Cric, crac! la porte s'ouvrit, et le cochon sortit. Alors, le mouton et son ami le cochon allèrent trouver l'oie.

"Bonjour, mon amie l'oie! dit le cochon. Tu as engraissé. Tu as bonne mine!

—Vous avez bonne mine, vous autres aussi, dit l'oie.

—Sais-tu pourquoi le fermier te donne beaucoup à manger? dit le cochon.

—Non, répondit l'oie.

—C'est pour t'engraisser, puis te tuer, et ensuite te vendre au marché, dit le cochon avec un grognement.

—Hein? Qu'est-ce que tu dis là? dit l'oie. Il ne fera pas cela!

—Il me l'a dit ce matin, dit le mouton.

—Je ne veux pas mourir maintenant! dit l'oie. Qu'est-ce que je dois faire?

—Nous, nous allons dans le bois voisin nous bâtir une maison, dit le mouton.

—Est-ce que je puis aller avec vous? demanda l'oie.

—Qu'est-ce que tu peux faire? demanda le cochon.

—Je puis mettre de la vase dans les fentes, répondit l'oie.

—Alors, viens," dit le cochon.

Les trois amis arrivèrent bientôt chez le coq. Le coq venait d'avoir à manger. Il était content et chantait: "Cocorico!"

"Bonjour, mon ami le coq! dit l'oie. Tu as engraissé. Tu as bonne mine!

—Vous avez assez bonne mine, vous autres aussi, dit le coq.

—Sais-tu, dit l'oie, pourquoi le fermier nous donne beaucoup à manger?

—Non, répondit le coq.

—C'est pour nous engraisser, dit l'oie, puis nous tuer, et ensuite nous vendre au marché.

—Hein? Il ne fera pas ça! dit le coq.

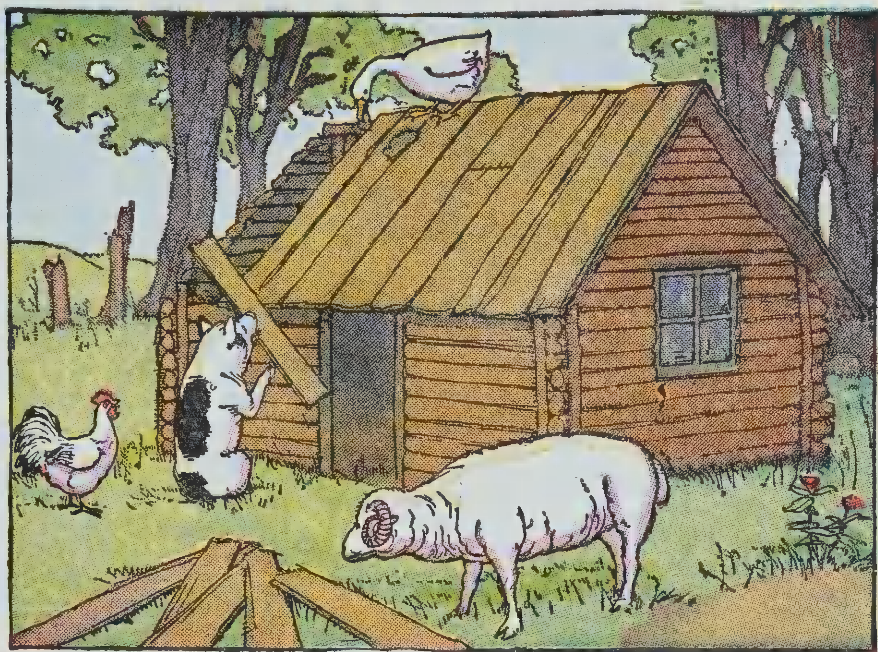
—Il me l'a dit ce matin, dit le mouton.

—Je ne veux pas mourir maintenant! dit le coq. Où allez-vous? Voulez-vous bien m'amener avec vous trois?

—Nous allons nous bâtir une maison dans le bois, dit le cochon. Qu'est-ce que tu peux faire, toi, pour nous aider?

—Je puis vous réveiller, dit le coq.

—Alors, viens," dit le cochon.



La nouvelle maison

Ils allèrent donc tous au bois et se mirent aussitôt à bâtir une maison.

Le mouton et le cochon étaient les plus forts. Ce sont eux qui faisaient le gros du travail. L'oie, elle, mettait de la vase dans les fentes.

En moins d'une semaine, la maison fut finie.

Le coq était toujours debout le premier. Pour réveiller les autres, il chantait: "Cocorico! Cocorico!"

Ainsi, chacun avait du travail à faire, et tout le monde était content.

Mais pas loin de là, dans le bois, vivaient deux méchants loups.

Un jour, un des loups aperçut la nouvelle maison. Il courut le dire à son ami. "Nous avons des voisins, lui dit-il. Il y a une maison, maintenant, près de l'étang.

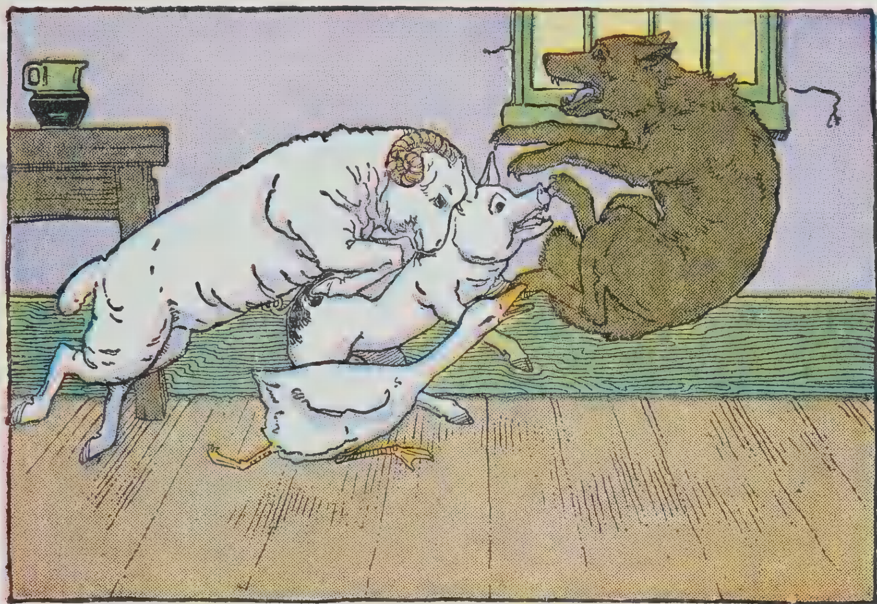
—Y a-t-il quelqu'un dedans? demanda l'autre, qui était plus gros.

—Je ne sais pas, répondit le premier.

—Je vais aller voir, moi, dit le gros loup. J'ai grand'faim!"

Il courut tout droit à la nouvelle maison et entra sans frapper.

Mais le mouton et ses amis l'avaient vu venir.



Aussitôt que le gros loup fut dans la maison, le mouton le frappa avec ses cornes, le cochon le mordit avec ses dents pointues, et l'oie le mordit aux pattes avec son bec.

Pendant ce temps-là, le coq, qui était sur la cheminée, chantait: "Cocorico!"

Le gros loup eut si grand'peur qu'il courut tout droit jusque chez lui aussi vite qu'il put.

"Comment aimes-tu nos nouveaux voisins? demanda l'autre loup.

—Ne m'en parle pas! répondit le gros loup. Je n'appelle pas ça des voisins!

"Je venais d'entrer, quand un animal, gros comme un éléphant, et qui a des cornes à faire peur, sauta sur moi et me frappa sur le nez avec ses cornes!

"Un autre, un peu plus petit, mais qui a de grandes dents pointues, me mordit ici et là plusieurs fois! Regarde là!

"Et puis, un gros oiseau blanc, plus gros que moi, avec un bec effrayant, me mordit aux pattes et à la queue!

"Pendant ce temps-là, il y en avait un autre qui disait: 'Essayez de le tuer!' "

Les loups en eurent assez. Jamais ils n'allèrent près de la nouvelle maison. Et les quatre amis furent heureux le reste de leurs jours.



Le petit garçon et le vent

La nappe merveilleuse

Un jour, une femme très pauvre dit à son fils, Paul: "Va donc chercher un peu du reste de la farine."

Paul alla chercher de la farine. Mais le vent souffla si fort qu'il emporta toute la farine qu'il avait.

Il retourna une deuxième fois chercher de la farine. Mais le vent emporta encore toute la farine qu'il avait.

Paul retourna encore une fois chercher de la farine. Cette fois-ci, il emporta le reste de la farine. Or, le vent emporta le reste de la farine.

Alors, Paul se fâcha tout rouge. "J'irai le trouver, ce vent-là! se dit-il. Il faut qu'il me donne toute notre farine!"

Il partit donc. Après plusieurs jours, il arriva chez M. le Vent.

"Bonjour, M. le Vent! lui dit Paul.

—Bonjour! dit à son tour M. le Vent de sa grosse voix. Qu'est-ce que tu veux?

—Je veux notre farine, dit Paul. Nous sommes pauvres, et nous en avons besoin.

—Elle n'est pas ici, dit M. le Vent. Mais parce que vous êtes pauvres, je te donnerai cette nappe. Tu n'as qu'à dire: 'Nappe, étends-toi,' et aussitôt tout ce que tu désires manger sera devant toi sur la nappe.



—Merci, M. le Vent!" dit Paul. Et Paul partit aussitôt.

Ce soir-là, Paul arrêta à une auberge. Il avait faim. Il pensa alors à sa nappe. Il la mit sur une table et dit: "Nappe, étends-toi."

Aussitôt il eut devant lui un très bon souper.

"C'est une nappe merveilleuse! se dit l'aubergiste. Il me la faut!"

Cette nuit-là, après que Paul fut endormi, l'aubergiste alla dans la chambre du petit garçon, prit la nappe magique et mit une autre nappe blanche à sa place.

Le lendemain matin, Paul se leva de bonne heure, prit la nappe blanche et s'en alla tout droit chez lui.

"Où étais-tu donc? lui dit sa mère.

—Je suis allé chez M. le Vent, répondit Paul, chercher notre farine. Mais il ne l'avait pas. Il m'a donné cette nappe à la place. Quand je dis: 'Nappe, étends-toi,' aussitôt tout ce que je désire manger se trouve devant moi sur la nappe.

—Paul, lui dit sa mère, je ne puis pas croire cela sans le voir."

Alors Paul mit la nappe blanche sur une table et dit: "Nappe, étends-toi."

Mais rien n'arriva. Et Paul en fut bien surpris.

Paul alla de nouveau chez M. le Vent.

"Que veux-tu donc encore? dit M. le Vent de sa grosse voix.

—Je veux ma farine, répondit Paul. Votre nappe ne veut plus me donner de quoi manger.

—Je t'ai déjà dit que votre farine n'est pas ici. Mais parce que vous êtes pauvres, je te donnerai cette brebis. Dis-lui: 'Brebis, donne-moi de l'or,' et aussitôt tu auras tout l'or que tu désires."

"Cette brebis vaut bien mieux qu'un peu de farine," se dit Paul.

Ce soir-là, Paul alla encore à l'auberge où il était allé la première fois.

Quand il fut dans l'auberge il pensa: "Je n'ai pas d'argent!" Mais alors, il pensa à ce que M. le Vent lui avait dit. "Brebis, donne-moi de l'or," dit-il.



Aussitôt, la brebis ouvrit la bouche et laissa tomber plusieurs pièces d'or.

Quand l'aubergiste vit cela, il se dit: "Il me faut cette brebis!"

Or, l'aubergiste avait une brebis qui ressemblait à celle du petit garçon. Il alla la chercher. Puis, après que Paul fut endormi, il alla chercher la brebis de Paul et mit la sienne à sa place.

Le lendemain, quand Paul arriva chez lui, il dit à sa mère: "Après tout, M. le Vent est bon pour nous. Voyez, il m'a donné une brebis qui donne de l'or!

—Je ne puis croire cela sans le voir, Paul, lui dit sa mère.

—Brebis, dit aussitôt Paul, donne-moi de l'or." Mais la brebis n'ouvrit même pas la bouche.

Le bâton magique

Paul retourna une troisième fois voir M. le Vent.

"Donne-moi notre farine, lui dit Paul. La brebis ne veut pas nous donner d'or.

—Je t'ai déjà dit deux fois que je n'ai pas ta farine, dit M. le Vent. Mais j'ai un bâton magique. Prends-le. Quand tu dis: 'Bâton, frappe-le,' il frappe celui qui essaye de le prendre. Pour le faire arrêter, dis: 'Bâton, arrête-toi.' "

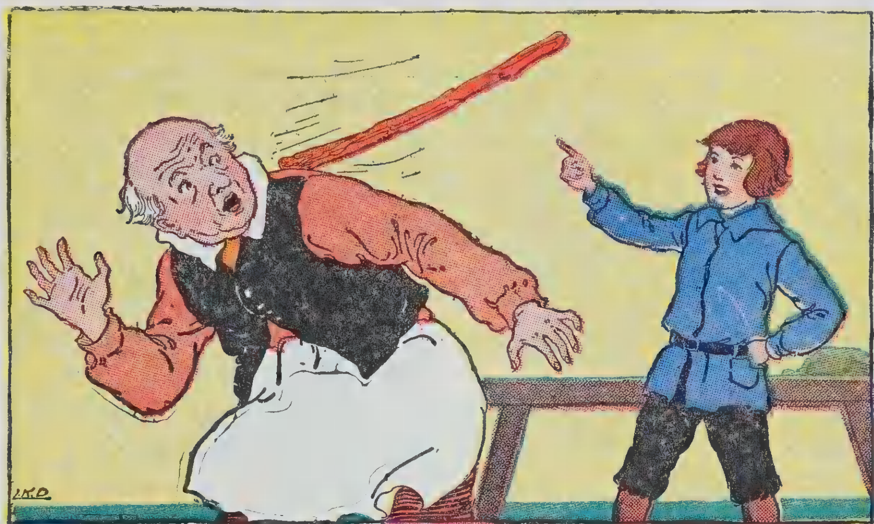
Paul retourna à l'auberge où il était allé déjà deux fois. Arrivé à l'auberge, il se dit: "Je crois que je sais qui a pris ma nappe magique et ma brebis, et je vais essayer de les ravoir."

Il s'assit sur une chaise. "Je vais faire semblant de dormir," se dit-il.

Bientôt, l'aubergiste arriva. Il vit Paul, et le bâton qui était près de lui. "Cela doit être un bâton magique, se dit l'aubergiste. Il me le faut!"

Il regarda le bâton avec attention et sortit. Il alla chercher sa hache, puis il s'en alla au bois. Il trouva, enfin, un bâton qui ressemblait à celui de Paul. Il l'apporta à l'auberge et alla tout droit à la chambre où était Paul.

Paul faisait alors semblant de dormir. L'aubergiste allait prendre le bâton de Paul, quand Paul dit: "Bâton, frappe-le!"



À ces mots, le bâton se mit à frapper l'aubergiste. L'aubergiste avait beau se sauver et sauter, le bâton le frappait.

"Arrête-le! cria l'aubergiste, et je te donnerai ta nappe et ta brebis!"

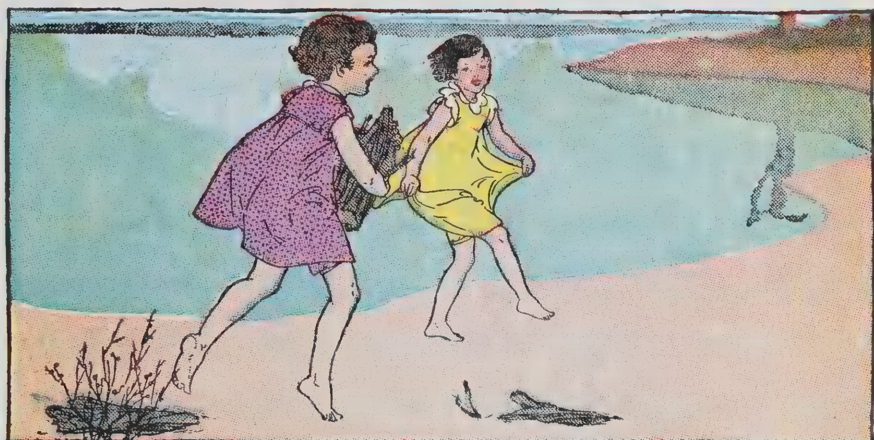
Alors, Paul dit: "Bâton, arrête-toi." Le bâton s'arrêta.

L'aubergiste donna la nappe et la brebis à Paul, et Paul s'en alla chez lui.

"Après tout, dit-il à sa mère, le vent a été bon pour nous, n'est-ce pas?"

HISTOIRES ET CONTES





Comment Mina fut sauvée

C'était la fête de Mina. Mina avait sept ans ce jour-là. Sa maman avait acheté des chandelles et avait fait un gâteau.

Or, il faisait très beau ce matin-là.

"Allons en pique-nique près de la mer, dit Mina.

—Je le veux bien," répondit sa mère.

Mina, sa soeur Anne et leur maman allèrent donc en pique-nique près de la mer. Elles allèrent où il y avait beaucoup de beau sable net.

Quelque temps avant midi, Anne et Mina allèrent ici et là chercher du bois sec pour faire un feu.

Puis, Anne dit: "Vous pouvez y mettre le feu maintenant, maman."

La maman regarda le bois et se mit à sourire. Puis elle dit: "Ce n'est pas comme cela qu'on met le bois. Il n'y a pas assez de place pour l'air. Il faut beaucoup d'air pour faire brûler quelque chose. Je vais vous montrer cela."

Elle alluma une chandelle et la mit debout sur le sable. Puis elle mit un petit bocal par-dessus la chandelle. En moins d'une minute, la chandelle était éteinte.



"C'est que, dit la maman, l'air ne peut pas entrer. La chandelle a brûlé tant qu'il y a eu de l'air. Puis elle s'est éteinte."

Anne mit le bois autrement. Cette fois-ci, beaucoup d'air pouvait entrer parmi le bois. Quand la maman mit le feu au papier, le bois prit feu presque tout de suite. Et bientôt, il y avait un beau feu.

"Si vous mettez du sable sur le feu, dit la maman, le feu ne peut pas brûler, car alors il n'y a pas assez d'air."

Anne mit du sable sur un morceau de bois qui était en feu. Un instant après, il n'y avait plus de feu sur le bois.

On se mit alors à préparer le dîner. La maman mit de l'eau dans une casserole et mit la casserole sur le feu. Anne et Mina mirent une nappe sur le sable et mirent le dîner sur la nappe. Puis Mina mit sept chandelles sur le gâteau et les alluma.



Après le dîner, la mère des deux petites filles alla plus loin parler à d'autres dames qu'il y avait là. Anne et Mina, elles, allèrent s'asseoir près du feu. Elles aimaient regarder le feu brûler.

Après quelques moments, Mina se leva et alla mettre un morceau de bois dans le feu. Mais elle ne fit pas attention et alla trop près. Sa robe prit feu. Aussitôt elle se mit à courir et à crier.

Anne était plus brave que Mina. Elle ne cria pas, elle. Elle pensa aussitôt au sable. Elle fit tomber sa petite soeur, et vite elle jeta du sable sur sa robe. En même temps, elle dit: "Reste là, Mina! Ne cours pas!" Mina écouta sa soeur.

Anne jeta beaucoup de sable sur Mina, et arrêta le feu. Elle fit cela si vite que le feu n'eut pas le temps de faire de mal à Mina.

La maman des petites filles avait entendu Mina crier et avait vu le feu à sa robe. Quand elle arriva, Mina était debout et regardait sa robe.

Aussitôt, Mina se mit à pleurer. "Ma belle robe neuve! dit-elle.

—Ne pleure pas, dit la maman. Tu auras une autre robe. Mais dis merci au bon Dieu de t'avoir donné une soeur bien brave! Je suis contente de toi, Anne!"

Avant de s'en aller, les deux petites filles mirent beaucoup de sable sur le feu. Puis elles s'en allèrent à la maison avec leur mère, contentes de ce qu'elles avaient appris.

Ce soir-là, la mère des petites filles raconta à leur père ce qui était arrivé.

"Je suis content de toi, Anne! dit son papa. Tu es une petite fille brave! Mais qui t'a dit que le sable pouvait éteindre le feu? As-tu appris cela à l'école?

—Non, répondit Anne, c'est maman qui nous l'a dit. Elle nous a montré que sans air le feu ne pouvait pas brûler. Elle a mis un bocal par-dessus une chandelle, et la chandelle s'est éteinte. Et elle nous a dit que le sable sur le feu faisait la même chose qu'un bocal.

—Tout de même, dit le papa, il faut être brave pour faire ce que tu as fait!"

Alice et les Indiens

C'était dans le temps qu'il y avait beaucoup d'Indiens dans les bois de notre pays. Or, dans ce temps-là, vivait une petite fille qui s'appelait Alice.

Alice avait peur des Indiens. Quand il en venait chez elle, elle allait aussitôt se cacher.

Un jour, la mère d'Alice alla par affaire chez un des voisins. Elle laissa Alice avec le bébé, et partit.

Alice aimait à travailler. D'abord, elle alla chercher le balai et se mit à ramasser la poussière. Puis, elle alla dehors chercher du bois. Ensuite, elle se mit à faire une belle robe pour sa poupée.

Tout à coup, Alice entendit quelqu'un à la porte. Savez-vous ce que c'était? C'étaient trois Indiens!

Les Indiens entrèrent sans frapper à la porte et sans dire un mot.

Alice avait grand'peur! Elle avait envie de se sauver.

Les Indiens se mirent à marcher dans la maison et à regarder partout. L'un d'eux prit la poupée d'Alice, la regarda un peu et dit: "Pas bébé." Puis il la jeta sur une chaise.

"Ils vont peut-être prendre le bébé! se dit Alice. Qu'est-ce que je vais faire? Je ne peux pas le laisser ici et courir avertir maman!"

Elle regarda l'horloge. "Il est quatre heures, se dit-elle, et maman ne sera pas ici avant cinq heures!"

Mais alors elle pensa à quelque chose. Elle monta sur une chaise, prit l'horloge et la mit sur la table. Les trois Indiens s'arrêtèrent aussitôt.

Alice avait vu son père faire sonner l'horloge. Elle la fit sonner.

Voici que les Indiens ont peur à leur tour et s'en vont vers la porte.

Alice continua à faire sonner l'horloge.

"Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le plus brave des trois.

—C'est une voix de l'autre monde, dit Alice.

—Qu'est-ce qu'elle dit?" demanda le même Indien.

À ce moment-là, l'horloge venait de sonner sept heures. C'était l'heure que la petite Alice allait se coucher. Cela donna une idée à Alice. Elle répondit à l'Indien: "La voix de l'autre monde dit que vous faites mieux de vous en aller tout de suite."

Les Indiens se regardèrent un instant, puis ils s'en allèrent sans dire un mot.

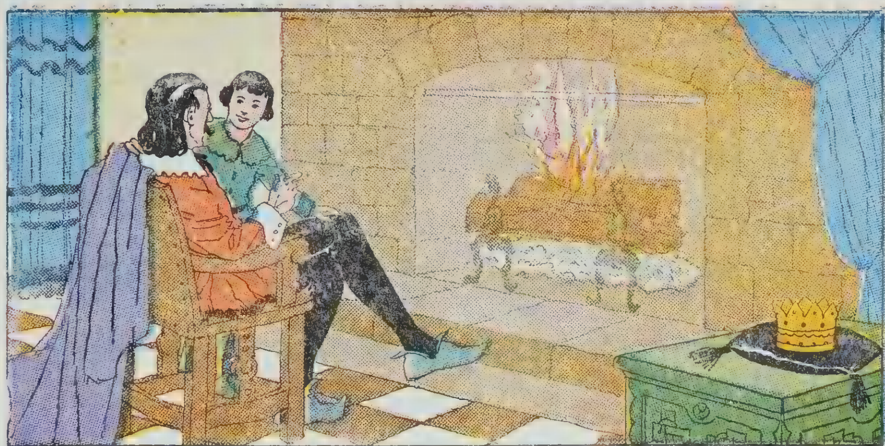
Alice ferma la porte et courut à la fenêtre.

Les trois Indiens étaient debout près de la maison. Le plus gros des trois parlait aux autres. Alice ne savait pas ce qu'il disait. "Ils vont peut-être changer d'idée, se dit-elle, et entrer de nouveau!" Mais non, ils s'en allèrent lentement vers le bois.

Tout de même, Alice avait encore peur. Elle avait peur que d'autres Indiens viennent à la maison. Aussi fut-elle bien contente quand elle vit sa maman venir.

Elle courut à sa rencontre et lui raconta ce qui était arrivé.

"Tu as eu une bonne idée, lui dit sa mère. L'Indien est un homme qui croit à un autre monde. Et il écoute ce qu'il croit venir de l'autre monde."



Le prince Jacques

Deux amis

Il y avait une fois un prince qui s'appelait Jacques. Le jeune prince avait huit ans. Il vivait dans un beau château avec le roi, son père.

Ce prince n'avait plus de mère, et n'avait ni frères ni soeurs.

Le soir, le roi faisait de son mieux pour amuser son fils. Parfois, il allait se promener avec lui, à pied ou à cheval, et d'autres fois, il lui racontait ses voyages.

Mais quand le roi n'était pas au château, Jacques trouvait le temps bien long. "Je m'ennuie, seul, ici! se disait-il. Comme j'aimerais que Jean fût mon frère!"

Jean était le fils d'un des serviteurs du roi. Il avait huit ans, lui aussi. C'était un bon petit garçon, mais on ne voulait pas que le prince aille s'amuser avec lui. C'est parce que Jacques était le fils d'un roi et que Jean était le fils d'un des serviteurs du roi.

Quand Jacques était seul, il allait souvent se mettre à une des fenêtres du château. De là, il pouvait voir Jean s'amuser.

Un soir, Jacques dit au roi, son père: "Jean fait pitié, n'est-ce pas? On me dit qu'il ne sait pas lire et que personne ne lui montre à lire. Pourquoi ne vient-il pas apprendre à lire avec moi?"

Cela fit beaucoup plaisir au roi. Il vit que Jacques avait bon coeur. Mais il lui dit: "Je crois que Jean ne pourrait pas apprendre à lire dans le château. Il n'a jamais vu le dedans d'un château, et il passerait son temps à regarder partout.

—Alors, dit Jacques, je pourrais aller chez lui. Je pourrais apporter mes livres et lui montrer à lire. Et puis, je pourrais m'amuser un peu avec lui.

—Mais, dit le roi, un prince ne doit pas aller avec les enfants des serviteurs.

—Jean ne m'a jamais vu, dit Jacques. Il ne sait pas qui je suis. Et je n'ai pas besoin de le lui dire. Je pourrais mettre de vieux habits."

Le roi pensa un instant, puis il dit: "Va. Mais surtout il ne faut pas lui dire que tu es un prince.

—Oh! merci!" dit Jacques.



Le lendemain, après dîner, Jacques mit de vieux habits et courut vers l'étang. C'est là que se trouvait Jean.

Les deux petits garçons s'amusèrent sur la glace et dans la neige toute l'après-midi. Ils eurent bien du plaisir.

Le soir, quand le prince arriva chez lui, il était un peu fatigué. Mais il était content. "Nous avons eu beaucoup de plaisir!" dit-il à son père. Puis il dit: "Jean ne sait pas que je suis un prince."

Après ce jour-là, le prince Jacques allait souvent s'amuser avec Jean.

Mais le temps se faisait de plus en plus froid. Bientôt, il fit trop froid pour rester longtemps dehors. Alors Jacques apporta ses livres chez Jean, et se mit à montrer à lire à son ami.

Le prince alla souvent à la maison où vivait Jean. Il y alla presque tous les jours de l'hiver. Aussi, au printemps, le petit Jean savait-il déjà lire assez bien, et à l'été, il savait bien lire.

Les petits garçons étaient maintenant de grands amis. Ils allaient se promener souvent dans les champs et dans les bois qui étaient près du château. Parfois, il leur arrivait de rencontrer le roi et d'autres hommes. Mais le roi était le seul qui savait qu'un des petits garçons était le prince, son fils.

Un jour, les deux petits garçons étaient dans un bois près d'un homme qui coupait des arbres. Ils aimaient regarder les arbres tomber. Tout à coup, le prince s'aperçut qu'un arbre allait frapper Jean. Il sauta vite et poussa Jean. L'arbre ne frappa pas Jean, mais il frappa le prince.

Pauvre Jacques! Il était par terre, pâle comme un mort. L'homme courut à lui. "Je crois qu'il est mort!" se dit-il.

Jean était bien triste! Il avait envie de pleurer. Son ami, son cher ami était peut-être mort!

L'homme appela un autre homme qui n'était pas loin de là, puis il dit à Jean: "Qui est ce garçon-là?

—Il s'appelle Jacques, répondit Jean. Son père travaille au château."

L'homme regarda Jacques de nouveau.



"Mais c'est le prince! dit l'homme. C'est le prince Jacques!"

Les deux hommes portèrent le prince au château. Jean alla avec eux.

Le docteur arriva bientôt. Il alla au plus vite à la chambre du prince. "Il n'est pas mort, dit-il, mais il est bien malade."

Le lendemain, le jeune prince n'était pas mieux. Alors, Jean fit cette prière: "Bon Jésus, dit-il, Vous pouvez le guérir, si Vous le voulez. Il m'a sauvé, sauvez-le s'il Vous plaît!"

Tous les jours, Jean allait voir son ami. Une bonne fois qu'il était à genoux près du lit de Jacques, le petit prince dit: "Papa. Jean." Puis, il ouvrit les yeux et regarda son père. Ensuite, il regarda Jean et se mit à sourire.

"Il est sauvé! dit le docteur.

—Merci, bon Jésus!" se dit Jean.

Quelques jours après, le prince pouvait s'asseoir. Il prenait du mieux de jour en jour. Jean venait le voir souvent, et faisait tout ce qu'il pouvait pour lui faire plaisir. Aussi le prince était-il content quand il voyait arriver Jean.

Un matin, le bon roi demanda à Jean: "Aimerais-tu demeurer ici avec ton ami Jacques?" Jean répondit que oui.

Il y eut donc, après ce temps-là, deux princes dans ce château. Et Jean fut pour Jacques comme un frère.



Le jeune pompier

C'était pendant les vacances d'été. Ce jour-là, Luc et ses amis étaient dans une grange, en train de préparer un cirque pour le lendemain.

Les petites filles étaient en haut. Elles faisaient des costumes.

Brunet, le chien de Lucie, était en haut avec les petites filles. Il aimait être dans un cirque. Il pouvait marcher sur ses pattes de derrière et faire beaucoup d'autres tours.

Les petits garçons, eux, étaient en bas. Ils préparaient une voiture pour la parade. Depuis le matin, on entendait le marteau frapper presque tout le temps.

Tout à coup, Luc cria aux petites filles: "Venez voir notre voiture!"

En moins d'une minute toutes les petites filles étaient en bas.

"Quelle belle voiture!" s'écrièrent-elles.



À peine avaient-elles dit cela que Brunet se mit à japper.

"Qu'est-ce qu'il a? demanda Léon.

—Il veut descendre, répondit Lucie. Il veut voir la voiture, lui aussi! Mais il ne peut pas descendre par l'échelle."

À ce moment-là, les enfants entendirent crier: "Au feu! Au feu!"

Aussitôt, ils virent un homme qui courait vers la grange.

"Sortez au plus vite! cria l'homme. La grange est en feu!"

Luc courut à un garage où il y avait un téléphone, et appela les pompiers. Puis il retourna à la grange qui était en feu.

Quand il arriva, la fumée sortait par les fenêtres, par les portes et par les fentes.

"Notre belle voiture va brûler! se dit-il. Pas de parade demain!"

À ce moment-là, Luc entendit pleurer. Il courut voir. C'était Lucie qui pleurait.

"Sauvez-le! disait-elle. Il va brûler si vous le laissez là! Dépêchez-vous, s'il vous plaît!"

Elle parlait de Brunet. Il était en haut dans la grange, et il y avait trop de fumée pour aller le chercher.

Pauvre Brunet! Il y avait de la fumée presque tout autour de lui. Il n'était pas encore mort, on l'entendait japper.

"Si les pompiers n'arrivent pas avant longtemps, c'en est fait de lui," dit Léon.

Pendant ce temps-là, Luc pensait: "Il faut que j'essaye de le sauver."

Il courut derrière la grange. Il vit un arbre qui n'était pas loin de la grange. Puis, il vit qu'il y avait une petite porte ouverte, en haut, pas loin de l'arbre. Déjà la fumée sortait par cette porte.



Tout de même, Luc monta sur l'arbre.

Tout à coup, il vit le chien qui était tout près de la porte. "Je crois que je pourrai le sauver," se dit-il.

Mais plus il montait, plus il y avait de fumée. Et comme il faisait chaud!

Le petit chien était là, à quelques pas de Luc. Il ne jappait plus, il criait. Le feu était à deux pas derrière lui.

Luc s'approcha peu à peu du petit chien et le prit de sa main gauche.

Pendant ce temps-là, Lucie, les autres petites filles et les autres petits garçons étaient au pied de l'arbre. Ils regardaient Luc.

"Comme il est brave! dit Jeannine.

—Qu'il doit faire chaud où il se trouve!" dit Marie.

De temps en temps, la fumée passait sous le nez et dans les yeux de Luc. Mais Luc tenait bon. Il tenait le pauvre petit chien de sa main gauche et se tenait à l'arbre de sa main droite.

Avec beaucoup de peine, il retourna au tronc de l'arbre. Il était temps. Le feu sortait maintenant par la porte.

"Il est sauvé!" crièrent les enfants.

Comme Lucie était contente!

Luc était encore dans l'arbre quand les pompiers arrivèrent. Vite, ils mirent une échelle pour aider Luc à descendre.

Luc descendit lentement. Il avait Brunet dans ses bras.

Brunet ne jappait plus et ne criait plus. Il regardait Lucie.

Un des pompiers s'approcha de Luc et lui dit: "Tu ferais un bon pompier!"

Lucie, elle, dit à Luc: "Je crois que tu es le garçon le plus brave au monde! Merci! Grand merci!"



MOTS NOUVEAUX

La liste suivante comprend tous les mots nouveaux du *Deuxième livre de lecture*, que ces mots soient composés d'éléments bien connus ou non. Cette liste comprend six cent treize mots dont quatre cent cinquante-huit seulement présentent à l'enfant des difficultés plus ou moins grandes.

7
allé
crier
eut
pique-nique

8
or
souper
téléphone

9
Allô
instant
répondit

10
école
mener
pourra
sait

11
arrive
bras
s'écria
trouvait

12
cochon
coq
Coquet
Grognon
tour

13
animaux
eux
prochain
samedi

14
garage
neuve
revoir
sortit
vont

15
arrêta
envie
mirent
regardèrent

16
derrière
deviné
premier
toc

17
fâcher
laisse
suite
trou

18
on

20
auto
avion
exposition
venait

21
blé
clôture
irai
réparer

22
air
champ
descendit
Rrr . . .

23
allais
huile
monta
regardait

24
grange
monter
roula

25
approchait
espère

27
attends
paquet
pot
verras

28
deuxième
ouvrez
première
semaine

29
cave
demanda
sombre

30
lis
livre
sept
trouvèrent

31
blanche
ferais

32
courant
pousser
secret

33
aperçut
boule
verte

34
changé
faisons
fin
raconta
vers

35
Jaunet
remuer
tira
tomba

36
auras
docteur
guérir
hôpital
porta

37
brave
escalier

38
asseoir
bouger
demain
pourras
sauvé

39
aidé
lendemain

41
Bicolore
mot
refusa
tirer

42
crièrent
montez
oreille

43
avenir
partir
pied
pont

132
cravate
dépêche
pelle
tenait

133
promets

134
Adieu
disparut
sienne

135
appris
tenu
vaut

136
appelaient
chacun
loup
Noiraud
paille

137
barbiche
entreras
souffler
tombe

138
donnez
frappa
mangea

139
bâtir
bâtit
rencontra
voudrais

140
navet

141
fâché
potée

143
baratte
côte
haut
neuf
ville

144
Ha
revenais
roulait

145
cheminée

147
camion
pourrais

148
amusait
demande
sucre
toupie

150
ramasser
seul

151
vendu

153
beurre
lire

154
crème
prête

155
bord
d'abord

156
huit

157
casserole
morceau

159
Abdon
bol

160
amusaient
coque
noix
rond
vase

161
dure
serait

162
fraîche
jeta
trouble

163
bâton
cassé

164
dur

165
devient

166
désirer
passait

167
écouter
être
facile
jouait
violon

168
Ah
coui

169
saurai

170
apprendre
miel
piquer
ruche

173
bonnet

174
devint
fève
four

175
devenir
griffe

176
monte
pic

177
merveilleuse
puits

178
lune
sec
source

179
brillante
but
changea

181
changèrent
diamant

182
Jacques
vendre

183
poussé
valent

184
apparut
arrêtait
château
montait

185
entra
géant
mort
osa

186
harpe
viande

187
fente

190
contre
sortait

191
crac
cric
hache
heureux
patatras

192
engraisser
mouton
pan
sauvent
tuer

193
engraissé
Hein

195
cocorico

197
mettait
moins

198
droit
frapper

199
corne
dent
mordit
pointue

200
essayez

201
emporta
farine
Paul

202
désires
étends
êtes
sommes

203
auberge
aubergiste

204
croire
désire

205
déjà

206
bouche
pièce
ressemblait

207
arrêter
arrête
frappe

208
apporta
ravoir

209
frappait

211
acheté
ans
chandelle
sauvée

212
alluma
bocal
brûler
éteinte
par-dessus

213
autrement
brûlé
car

215
écouta
pleure

216
éteindre
montré

217
Alice
Indien
savez

218
avertir
entrèrent
horloge
marcher

219
sonner

221
parfois
prince
racontait

222
montre

223
passerait
pourrait

224
amusèrent
eurent
glace

225
arrivait
rencontrer
rester

226
coupait
pâle
poussa

227
portèrent

228
voyait

229
Brunet
costume
jeune
pompier

230
entendait
parade
préparaient

231
descendre
échelle
entendirent
fumée
sortez

232
pleurait

233
criait
jappait

234
regardaient



